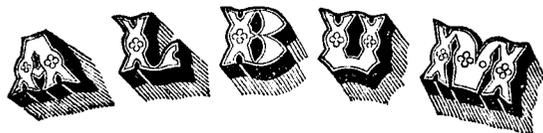


Mai, 1846.



LITTERAIRE ET MUSICAL.

DE LA

REVUE CANADIENNE.

Poesie.

C'ÉTAIENT LES CIEUX.



Ma mère ! écoute
Ce que je rêvais :
C'était une route
Où je ne trouvais
Que parfums et roses,
Perles, diamans,
Merveilles écloses
Pour charmer mes sens ;
Aimable chimère
Dont j'aimais les jeux.
C'était beau, ma mère,
Car c'étaient les cieux !

Des oiseaux sans nombre
Au plumage d'or,
Legers comme l'ombre,
Prenaient leur essor !

De vives abeilles,
De gais papillons
Trouvaient leurs corbeilles
Loin des aquilons ;
Là, point d'heure amère,
Ils étaient heureux.
C'était beau, ma mère,
Car c'étaient les cieux !

C'était la nacelle
Qui berce sans bruit ;
L'aurore nouvelle
Qui n'a pas de nuit ;
C'était sous l'ombrage
Le nid protecteur
Où loin de l'orage
Et de l'oiseleur
L'oiseau solitaire
S'abritait joyeux.
C'était beau, ma mère,
Car c'étaient les cieux !

C'était la prière
D'enfans comme moi
Entourant leur mère
Bonne comme toi !
C'était le sourire
Qui ravit le cœur,
L'âme qu'on respire,
L'espoir, le bonheur,
L'oubli de la terre,
L'amour précieux.
C'était beau, ma mère,
Car c'étaient les cieux !

Sur l'aile,—humble voile,
 D'un ange au front pur,
 Je touchais l'étoile
 Qui fleurit l'azur !
 Des âmes heureuses
 J'entendais la voix
 Aux harpes pieuses
 S'unir mille fois !.....
 Des flots de lumière
 Inondaient mes yeux.....
 C'était beau, ma mère,
 Car c'étaient les cieux !

Des portes de flammes
 S'ouvrant tour à tour,
 Me montraient des âmes
 L'immortel séjour,
 Un roi sur son trône
 D'or et de vermeil,
 Portant sa couronne
 Semblable au soleil,
 Disait : "Gloire au père
 Et paix en tous lieux....."
 C'était beau, ma mère,
 Car c'étaient les cieux !

Sur la dalle sainte
 Où marchait l'époux,
 Tout tremblant de crainte
 J'étais à genoux !.....
Un accent bien tendre
 Me rendit à moi.....
 Je pensai t'entendre
 M'appeler à toi.....
 Le songe éphémère
 Fuyait de mes yeux !.....
 Ton baiser, ma mère,
 M'a rouvert les cieux !.....

Mlle. Désirée Pacault.



JE VOUDRAIS ETRE.



A MON AMIE.

Il est des idées sur lesquelles on aime à se
 reposer comme sous le toit paternel.

Bernardin de St. Pierre.



Je voudrais être le nuage
 Pour te préserver du soleil ;
 Je voudrais être ton image
 Pour te sourire à ton réveil.

Je voudrais être la pervenche
 Qui joue avec tes noirs cheveux,
 Ou ton beau miroir qui se penche
 Quand sur lui tu mires tes yeux.

Je voudrais, lorsque tu reposes,
 Être cet ange aux ailes d'or,
 Qui baise tes deux lèvres roses,
 Et veille sur toi..... doux trésor !

Je voudrais être un de ces songes
 Qui ne donnent aucune peur,
 Qui te font croire à leurs mensonges
 Et te bercent dans le bonheur.

Je voudrais être l'hirondelle,
 Pour voler au gré de tes vœux,
 Te caresser du bout de l'aile,
 Et ravir un de tes cheveux.

Je voudrais être, à la nuit sombre,
 Le rayon brillant de tes yeux,
 Je voudrais être aussi ton ombre
 Pour pouvoir te suivre en tous lieux.

Je voudrais être toute chose
 Qu'à tes yeux offre le hasard,
 Le désir où ton cœur se pose
 La fleur où tombe ton regard.

Je voudrais, lyre harmonieuse,
 Être ce que rêve ton cœur,
 Et pour te rendre tout heureuse
 Je voudrais être..... le bonheur !

FEUILLETON.

L'ABBAYE DU VERGER.

(Suite.)

III.

Jeanne et les Loups.



OUT devint triste et silencieux, dans le manoir de Brunemont, après les funérailles du margrave des Claires. Le vieillard dont la joyeuse humeur donnait la joie aux gens de la maison n'était plus, et dès lors chacun tombait dans une mélancolie oisive.

Et puis le ridder, respectant la douleur de Jeanne, ne venait plus que deux fois par semaine au château. On n'entendait plus le galop de son cheval retentir à l'aube et au soleil couchant sur le sol caillouteux de l'avenue. Il attendait que les

larmes eussent cessé de couler avant de parler d'union heureuse et de tranquilles félicités du coin du feu. Et cette retenue prouvait qu'il n'était point seulement un homme brave comme l'a-cier, mais encore un cœur initié aux pures délicatesses de l'âme. En effet, comment parler des joies domestiques à ceux qui, les yeux pleins de larmes, contemplant près du foyer éteint le fauteuil vide et tiède encore où s'asseyait un père ?

Le ridder de Rakenghem quittait pourtant chaque jour la tour du Forestel et errait aux alentours du château de Brunemont. Il tâchait de patienter ainsi jusqu'à ce que la douleur de Jeanne s'apaisât, et que la sérénité de l'âme lui revint avec le premier rayon du soleil de mai, ou plutôt avec la consolation, cet autre rayon qui vient de Dieu. En attendant, il contemplant à travers les brouillards le toit qui abritait sa fiancée ; ou bien il se plaisait à parcourir les lieux où naguère il accompagnait à la chasse le vieux margrave et sa fille. Mais lorsqu'en suivant les rives chevelues de l'Agache, il passait près du Plat-Marais, on le

voyait détourner la tête avec un sentiment douloureux, comme un fils qui découvre le lit où mourut son père. Quelques jours avaient suffi pour nettoyer complètement le champ de bataille ; les corbeaux, les choucas et les loups s'en étaient chargés. Les forestiers et les affûteurs en avaient vu rôder deux ou trois bandes du côté de la claire des Rios et du bois de Quesnoy.

La tristesse du ridder de Rakenghem eût été bien plus grande encore s'il avait pu voir les ravages que la douleur causait à la santé de Jeanne. Mais quand la jeune fille entendait le galop du cheval dans l'avenue, elle se hâtait de passer de l'eau fraîche sur ses beaux yeux rougis par les larmes et de réparer le désordre de sa chevelure ; de sorte que le ridder, en entrant, voyait sa fiancée, sinon gaie, du moins calme et en apparence résignée ; et il augurait bien du temps qui cicatrise toutes les plaies de l'âme.

Mais s'il avait pu voir Jeanne seule dans sa chambre, les cheveux dénoués, agenouillée devant son prie-Dieu et pleurant, il aurait eu peur que cette douleur n'atteignît comme un ver le calice de cette fleur de santé peinte aux joues de la fille du margrave. En effet, ce n'était point une douleur vulgaire. Quand ceux que nous aimons ne sont plus, nous savons seulement alors, au vide qui se fait en notre cœur, quelle place ils y occupent.

Cette douleur finit par prendre un caractère alarmant, car Jeanne fit, comme Niobé, de ses yeux deux fontaines. Elle pleurait sans cesse, et bien souvent, ivre de larmes, elle ne savait plus ce qui faisait tomber tant de pleurs sur sa joue ; et les lignes pleines de son col et de son visage couraient maintenant fuyantes et amaigries. Son œil, d'un bleu céleste, acquérait la transparence du cristal, tandis qu'elle pâlisait comme une rose du Bengale qui s'étiolé. Parfois sa peau neigeuse se colorait d'une pourpre pareille à celle de ces fleurs d'été que la canicule fait éclore pour les dévorer le lendemain.

Jean de mon Mirel vit d'abord dans ce chagrin, que lui, homme fort, domptait par la prière, une effusion naturelle à l'âme tendre d'une jeune fille. Nonobstant, lorsque Jeanne, pâle et fiévreuse, s'alanguissait chaque jour, d'ardentes inquiétudes vinrent l'assiéger jusque dans le fort de ses méditations. Il cessa ses courses solitaires et studieuses dans les sites sauvages des claires et ne quitta presque plus le château. Là il veillait sur son cœur avec une sollicitude presque paternelle.

D'ailleurs, depuis la mort de son père, Jean de mon Mirel semblait plus sérieux encore que de coutume. Son front grave et serein roulait des projets mystérieux qu'il nourrissait depuis dix ans. Le vénérable prier de l'abbaye d'Enchin faisait au manoir de très-fréquentes visites, et il avait avec Jean de mon Mirel de longues et secrètes conférences.

Préoccupé par ses réflexions, Jean oubliait quelquefois sa sœur. Mais une nuit qu'il méditait agenouillé, son grand front dans ses deux mains, il entendit une toux stridente et opiniâtre qui semblait venir de la chambre de Jeanne. Ce bruit le fit tressaillir, et il s'en alla, pieds nus, coller son oreille à la porte de la jeune fille. La toux continuait. Une sueur froide couvrit son visage.

—Ma sœur, ma sœur ! s'écria-t-il, qu'as-tu donc ?

—Oh ! rien ! répondit Jeanne ; je brûle et j'ai froid.

—Couvre-toi bien, répondit-il, ce ne sera rien.

Il regagna son lit, mais il ne dormit point, et de sombres inquiétudes troublèrent pour la première fois la placidité de son

cœur. Le lendemain, dès que Jeanne fut levée, il courut s'informer de sa santé. Elle était mieux, et même elle se trouva si bien qu'elle résolut de sortir. Jean lui offrit de la faire accompagner ou de l'accompagner lui-même, mais elle refusa, disant qu'elle voulait faire seule la surprise d'une visite au pauvre Van-Hoëk, encore malade de sa blessure qu'il avait reçue au combat du Plat-Marais, et lui porter du bouillon, du vin, un peu d'argent, et sa douce et bienfaisante présence.

Ce petit projet avait tellement séduit Jeanné qu'elle retrouva ses fraîches couleurs et sa gaieté d'autrefois. Jean de mon Mirel, ravi de la voir ainsi, ne voulut point la priver du plaisir de porter un peu de joie à de pauvres gens. D'ailleurs le temps était sec, froid, convenable à la promenade, et la hutte de l'affûteur s'élevait à mi-chemin du manoir et de la claire des Rios. Cela faisait à peine un quart de lieue ; il n'y avait pas de quoi la fatiguer.

L'habitation de Van-Hoëk était située non loin des rives de l'Agache, dans un des lieux les plus solitaires qui avoisinent le Plat-Marais. Cette chaumière s'accroupissait au milieu d'une pâture peuplée de saules rabougris dont on a coutume de rogner les branches jusqu'au tronc, ce qui leur fait peu à peu une énorme tête sur un corps maigre et difforme. Le soir, au clair de lune, on les prendrait pour des nains fantastiques dansant dans la prairie des rondes irrégulières. L'été, lorsque la pâture s'émaillait de marguerites et de boutons d'or, lorsqu'on voyait de grandes vaches rousses meugler d'un air pensif et doux ou paître dans l'herbe jusqu'au ventre, quand une chevelure verte et touffue poussait sur la tête contrefaite des aunes, quand la mousse du chaume se moirait comme un tissu de velours aux rayons du soleil de mai, alors la chaumière de l'affûteur était vraiment ravissante à voir avec son toit brun et ses murs blanchis à la chaux qu'on apercevait à travers un flottant rideau de verdure. Mais l'hiver, la maissonnette semblait frissonner, les aunes prenaient des poses lamentables, quelques saules pleureurs pleuraient dans l'eau verte de l'Agache des larmes cristallisées, et un duvet glacé couvrait l'herbe et le squelette amaigri des arbres.

L'intérieur de la chaumière était plus triste encore que l'extérieur, mais on y remarquait cette excessive propreté qui donne aux plus misérables masures de Flandre un air d'aisance et de bonheur. Au-dessus du buffet de chêne poli par l'usage et le frottement, on voyait luire des plats d'étain, de cuivre et de grossière poterie. C'est dans l'ordre et la netteté de cette espèce d'étagère que la ménagère flamande place son orgueil. Deux arquebuses soigneusement huilées pendaient accrochées au-dessus du manteau de la cheminée. Un vaste feu de tourbe joignait sa clarté aux faibles rayons que le jour envoyait à travers une petite croisée à vitraux étroits et crasseux. Il en résultait un jour faux qui donnait un éclat merveilleux au buffet et à tous ces objets polis par le frottement, étagés contre la muraille.

Le lit de Van-Hoëk remplissait un enfoncement ménagé à l'un des coins de la salle. Au fond de cette alcôve on voyait pendre à la muraille un vieux crucifix grossièrement sculpté et surmonté d'un rameau de buis béni. Deux images de la Vierge accompagnaient ce pieux trophée. Il y avait encore un rameau de buis à la fenêtre, mais en dehors, sans doute pour préserver la maissonnette de l'orage (1).

(1) Au dimanche des Rameaux, les fermiers flamands ne manquent point de faire bénir une grande quantité de buis. Ils en mettent d'abord à leur

Jeanne quitta le château et marcha vite, d'abord parce que l'air était vif, et ensuite parce que les pieds deviennent légers et infatigables lorsqu'ils courent à une bonne action.

Elle arriva rouge et essouffée à la chaumière de l'affûteur, frappa un petit coup à la porte, tira la cheville et ouvrit.

Nous ne saurions exprimer la surprise de Van-Hoëk à une visite aussi inattendue. Il se frotta les yeux comme s'il rêvait ; mais sa femme avait déjà reconnu la fille du margrave, et exprimait sa joie à la manière bruyante des bonnes femmes de Flandre, lesquelles ne sont pas aussi sobres de paroles que leur maris (2).

Jeanne s'assit sur un escabeau et écouta, le sourire aux lèvres, les remerciements diffus de la femme de l'affûteur. Van-Hoëk plaçait de temps en temps dans la conversation un rauque monosyllabe ; mais outre qu'il n'était point parleur, l'émotion lui serrait la gorge. Il voulut que sa femme reconduisit Jeanne jusqu'au château, regrettant que sa blessure l'empêchât de marcher, parce qu'il avait entendu hurler des loups durant toute la nuit. Jeanne le remercia en riant et partit seule.

Lorsqu'elle eut traversé la pâture, elle prit un petit sentier qui conduisait au château par un chemin un peu plus long que celui qu'elle avait suivi en allant à la chaumière. Ce sentier côtoyait une langue de terre remplie de buissons, nommée les *fourcières*. C'est un lieu triste et sauvage en hiver.

Jeanne se repentit d'avoir pris ce chemin qui allongeait sa course plus qu'elle ne croyait d'abord, et se retourna pour découvrir un sentier qui lui permit de regagner les rives de l'Agache. Mais en tournant la tête, elle aperçut, à une centaine de pas derrière elle, deux énormes loups qui la suivaient lentement. La terreur lui ôta la voix et lui paralysa les jambes ; elle s'arrêta, et les loups s'arrêtèrent également, fixant sur elle leurs yeux étincelants et affamés. Elle fit un violent effort et se mit à courir aussi vite qu'elle put, mais en courant elle entendit derrière elle un bruit pareil au trot de deux gros chiens sur un sol battu et durci par la gelée. Les loups la suivaient.

Jeanne poussa des cris perçants et redoubla de vitesse. Un cri clair et puissant, un cri d'homme, répondit à son appel, mais il venait de si loin qu'elle n'osa tourner la tête dans la crainte d'apercevoir le terrible profil des deux loups. Elle continua de courir en appelant du secours ; mais les loups n'avaient pas besoin de se presser pour suivre la jeune fille, et l'on entendait toujours le sinistre tapotement de leur trot égal et tranquille.

Cette voix qui avait répondu à Jeanne était celle du ridder de Rakenghem. Au moment où sa fiancée sortait de la cabane de Van-Hoëk, le ridder se trouvait précisément au sommet d'une colline située au bord du bois du Quesnoy et qui domine les claires de Brunemont et du Bac-aub-en-Cheul. De là, son œil rêveur pouvait suivre dans la brume le profil raide des toits du château, aspect cher à son cœur. L'Agache et la Scarpe se déroulaient comme deux rubans verdâtres entre des rives poudrées de grésil,

fenêtre pour préserver la ferme de l'orage. Ils font ensuite une tournée dans la campagne, s'agenouillent dans chaque champ qui leur appartient, y plantent une branche de buis et prient Dieu de préserver leurs récoltes de la grêle.

(2) On raconte dans le Nord une anecdote qui peint, avec exagération il est vrai, la taciturnité des paysans de Flandre.

Deux campagnards s'en allaient de Lille à Douai. Dès qu'ils eurent dépassé la forêt de moulins à vent qui avoisine la porte, l'un des deux se tourne vers l'autre, et lui montrant les blés :

— *Tonneau de grace ! dit-il, que beaux blés !*

L'autre garda le silence jusqu'à la porte de Douai, pendant sept lieues. Se tournant alors vers son compagnon :

— *Et guernus qui sont !* lui répondit-il.

et la claire des Rios étincelait comme une plaque de plomb fondu à travers une vapeur légère. Le ridder, dominant toute la vallée, n'eut point de peine à découvrir Jeanne, à entendre ses cris et à en apercevoir la cause. Deux loups, deux énormes loups la suivaient ; et le ridder connaissait la ruse de ces animaux : trop lâches, lorsqu'ils ne sont pas en nombre, pour attaquer l'homme tant qu'il demeure debout, ils le suivent vite ou doucement selon qu'il va vite ou doucement, s'arrêtent quand il s'arrête, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de frayeur et de fatigue. Au premier faux pas tout est fini, car, dès que l'homme est à terre, ils se jettent dessus et l'étranglent (1).

Le ridder poussa un long cri pour avertir Jeanne qu'elle avait un défenseur, mais il eut beau lui faire signe de ne point user ses forces dans la crainte d'un accident, et d'aller moins vite pour qu'il eût le temps de la rejoindre, elle n'osa se retourner : la vue des loups l'eût fait tomber, et bien qu'elle ne connût point les détails que nous venons de donner, un vague instinct l'avertissait de prendre garde à une chute.

De son côté, le ridder courait avec l'agileté d'un chevreuil. Ses pieds ne posaient point et semblaient dévorer l'espace. Mais un obstacle insurmontable auquel il n'avait point songé se présentait devant ses pas : la claire des Rios. Il s'arrêta désespéré sur la rive, cherchant de l'œil une barque. A cette époque de l'année les tourbiers ont enfoncé leurs bacs au fond de l'eau afin de les mieux conserver, et les claires ne sont guère fréquentées que par les hutteurs et affûteurs, gens qui rôdent la nuit seulement ou tout au point du jour. Van-Hoëk s'y trouvait presque perpétuellement, mais à cette heure Van-Hoëk gisait blessé sur son grabat, et son bac était amarré sur l'autre rive. Le ridder jeta vers Jeanne un regard désespéré et s'arracha les cheveux. Mais en la voyant serrée de près par les deux loups, il n'écoula que son courage et résolut de faire le tour de la claire en passant par le Plat-Marais, et de gagner les rives de l'Agache d'où il pourrait peut-être se servir de son arquebuse. Ce détour doublait la distance.

Pendant ce temps, Jeanne courait toujours, éperdue, hors d'haleine. Le sang lui reflua au cœur, et son haleine courte et brûlante s'échappait en sifflant de sa poitrine. Elle sentit soudain ses forces lui manquer, et, de peur de tomber, elle s'arrêta brusquement. Les loups firent encore quelques pas et s'arrêtèrent aussi, mais à une distance plus rapprochée que la première fois. Jeanne ne les vit pas, elle les pressentit.

Un sourd grognement la fit reprendre sa course.

On ne peut se figurer quelle force la frayeur mettait aux jambes de cette frêle créature. Elle volait plutôt qu'elle ne courait, mais sans direction, sans but, sans autre but du moins que celui de fuir une mort atroce ; et cette course insensée allongeait son chemin, et bien que le château fût à peine éloigné de dix minutes de marche il lui arrivait de s'en écarter imprudemment lorsque la griffe des loups, frappant sur un caillou sonore, retentissait à son oreille.

(1) On raconte qu'un ménétrier revenant, le violon sous le bras, d'une kermesse voisine où il avait bourré ses poches de gâteaux, s'aperçut en rase campagne, qu'il était suivi par un énorme loup. Il se mit d'abord à fuir de toute la vitesse de ses jambes, mais le loup courait aussi vite que lui. Alors le pauvre diable, sentant ses forces diminuer, s'avisait de laisser tomber ses gâteaux tout en courant. Le loup s'arrêta pour les dévorer, mais il l'eut bientôt rejoint. Le ménétrier était hors d'haleine ; sur le point de tomber de lassitude, il se retourne, saisit son violon d'une main convulsive et le râcle en désespéré. L'instrument rendit de si horribles sons que le loup épouvanté s'enfuit et court encore.

Le bonhomme regagna son village, en déplorant amèrement la perte de ses gâteaux.

D'autres fois elle sentait avec d'indescriptibles défaillances de cœur les plis flottants de sa robe s'entrelacer entre ses jambes et la menacer d'une chute.

Un faux pas la contraignit de s'arrêter une dernière fois. Les deux loups étaient bien plus près d'elle encore qu'à son autre halte. Ils s'agitaient en poussant de petits gémissements d'impatience et passaient avec bruit leurs langues altérées sur leurs mufles amaigris.

La mort était proche, Jeanne le comprit. Alors, joignant les mains, levant les yeux au ciel, elle adressa mentalement à Dieu une de ces prières comme en trouve le naufragé qui, après avoir nagé sans découvrir la terre, sent ses forces défaillir et le linceul glacé des flots se refermer sur sa tête.

Ce que Jeanne dit à Dieu dans ce moment suprême, personne n'aurait pu le savoir, car ses lèvres ne remuèrent point. Mais vœu ou prière, la voix de son cœur dut être plus solennelle que la parole d'un mourant dont l'âme va s'échapper. C'était l'agonie dans la force.

Les deux loups s'agitèrent.

Jeanne laissa retomber ses bras, jeta les yeux vers le manoir paternel à peine éloigné de cinq minutes de chemin, et reprit la fuite.

Sa course était beaucoup plus lente, car la force, quelle que soit sa surexcitation, a son terme. Les deux loups, au contraire, prévoyant sans doute la chute prochaine de leur victime, marchaient un peu plus vite. Jeanne entendit leur trot devenir de plus en plus distinct. Bientôt même elle vit une ombre pointue courir devant ses pieds. C'était l'ombre allongée des oreilles des loups que le soleil couchant faisait réfléchir sur la terre ; et pour dernière et terrible preuve que les loups prévoyaient l'heure de la curée et gagnaient du terrain, elle vit bientôt l'ombre de la tête entière, avec sa gueule entr'ouverte et sa langue pendante, glisser en bondissant devant ses pas.

Durant les divers incidents que nous venons de raconter, le ridder de Rakenghem, maudissant le hasard fatal qui l'avait fait sortir à pied ce jour-là, courait comme un forcené sur les rives de la claire des Rios ; et tout en courant il suivait Jeanne et les loups du regard, mesurait la distance et secouait désespérément la tête.

Il vit la jeune fille s'arrêter une première fois d'abord, et songea que s'il tirait un coup d'arquebuse, ce bruit pourrait être entendu des loups et les effrayer. Mais aussi, dans le cas contraire, il perdrait du temps à recharger son arme sur laquelle il comptait plus que sur toute autre chose ; et il courut plus vite que jamais.

Quand Jeanne adressa à Dieu sa prière mentale, le ridder avait tourné la claire et entré dans le Plat-Marais. Il eut alors une seconde fois la tentation de décharger son arquebuse, mais il y résista et tâcha d'y suppléer par ses cris, quoique la rapidité de sa course assourdit sa voix. Il fut bientôt contraint de courir sans crier afin de ménager son haleine.

Deux portées d'arquebuse le séparaient encore de sa fiancée, lorsqu'il faillit rouler dans l'eau. Il se cramponna à un arbrisseau et vit avec désespoir l'eau verte et glacée de l'Agache couler devant ses pas. L'Agache est étroite, mais profonde et encombrée de roseaux, ce qui la rend fatale aux nageurs. Les rives étaient alors en cet endroit hautes et escarpées. Le ridder calcula qu'en se jetant à la nage, il risquait de mouiller la poudre de son arquebuse et perdait un temps infini à gravir la crête dure et glissante à cause du grésil ; et pour trouver un pont il fallait aller jusqu'au pied de la grille de l'avenue du château.

Il se tordit les mains.

Ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jeanne ; les ombres des loups, rendues gigantesques par l'effet du soleil couchant, dépassaient de la tête les pieds alourdis de la jeune fille.

Deux fois il porta son arquebuse à l'épaule. . . . , mais la laissa retomber. Il espérait que Jeanne, en fuyant, se rapprocherait de la rivière, et une espèce de fatalité poussait la jeune fille à s'en écarter, bien qu'elle dût traverser le pont pour entrer au château.

Le ridder de Rakenghem, laissant tomber ses bras, vit bien alors que tout était perdu, et il s'écria dans un naïf et profond désespoir :

— Hélas ! je passerai ma vie seul, car ma fiancée va être mangée des loups !

Mais l'homme qui, en chantant à genoux le *de profundis* devant soixante bougies à feu tournées contre lui, déchargeait encore son arquebuse sur les ennemis, ne devait point renoncer à sa tâche. Le ridder de Rakenghem possédait ce patient courage qui poursuit son œuvre, même quand le dernier rayon d'espoir s'est éteint.

Il prit sa course vers le pont.

La pauvre Jeanne, comme une biche percée au flanc, perdait ses forces de minute en minute. L'ombre des loups grandissait devant elle, et leurs grognements d'impatience redoublaient à mesure que l'instant de la curée approchait.

Une sucur glacée couvrit le front de Jeanne, elle tourna un œil fixe et horriblement ouvert du côté de la grille du château et se rapprocha instinctivement des rives de l'Agache. Un pont s'offrit devant ses pas, elle le traversa.

Les loups redoublèrent de vitesse, et craignant sans doute que leur victime ne leur échappât, ils sautèrent par dessus l'Agache pour abrégier le chemin. Jeanne tourna involontairement la tête et les vit efflanqués et nerveux, grands comme des ânes, bondir à trois pas de distance. Elle poussa un cri, heurta contre le seuil de la grille et tomba en embrassant les barreaux. Ses yeux se fermèrent, elle sentit des griffes ardentes déchirer sa robe, mais soudain un coup de feu retentit et l'un des loups roule blessé à mort, tandis que l'autre s'enfuyait en hurlant.

Bien que la gueule du loup touchât déjà la gorge de Jeanne, la main du ridder de Rakenghem n'avait pas tremblé ; il avait atteint le crâne de l'animal.

Quand Jeanne reprit ses sens, elle était soutenue par son fiancé. Le loup, déjà mort, gisait sanglant à ses pieds.

— Merci, ridder ! lui dit-elle en pressant sa main large et nerveuse. Vous m'avez sauvé la vie.

Elle ouvrit lentement la grille et la referma sur elle. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et, fixant sur son fiancé un regard plein de reconnaissance et de douleur, elle lui dit :

— Ridder il ne faut plus venir au château de Brunemont. . . .

En achevant ces mots, elle s'enfuit et disparut derrière les arbres de l'avenue.

Le ridder de Rakenghem resta un instant debout collé contre la grille dans une stupéfaction profonde. Mais comme la nuit venait, il mit son arquebuse en bandoulière. Il reprit tristement le chemin du Forestel, se demandant en quoi il avait pu déplaire à Jeanne et pour quel motif elle l'engageait à ne plus venir au château de Brunemont.

IV.

L'ABBESE.

Jeanne, en rentrant au château, se jeta dans les bras de son frère et lui raconta les événements que l'on vient de lire ; mais à certain point de son récit, elle se pencha vers l'oreille de Jean de mon Mirel et lui parla à voix basse. Cette confidence parut faire sur lui la plus vive impression, c'était un sentiment de bonheur auquel se mêlait quelque regret.

— Songes-y bien, dit-il, tu pourras t'en repentir, et peut-être trouverait-on moyen de te dispenser. . . .

— A quoi bon ? interrompit Jeanne avec un doux et mélancolique sourire. Mon frère, êtes-vous aveugle, et ne voyez-vous donc point sur mon visage des traces qui ne présagent rien d'heureux ? . . .

Elle crut en avoir trop dit, et s'enfuit dans sa chambre où elle se coucha, brisée par les horribles émotions de cette journée.

Jean de mon Mirel demeura consterné.

— La volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-il.

Il était de ces hommes qui s'abandonnent aux ordres de la providence, convaincus qu'elle veille paternellement sur nous. Quand la souffrance présente était trop vive, il avait recours à la prière, source profonde d'où jaillissent les consolations.

Le lendemain matin il sortit pour s'en aller à la tour du Forestel. Son front était chargé de rides comme lorsqu'on va porter un triste message à un ami.

En franchissant la grille de l'avenue, il vit à terre le cadavre du loup hideusement contracté par la mort, et frissonna en pensant au péril qu'avait couru la pauvre Jeanne.

Un bruit de pas lui fit relever la tête, il vit le ridder de Rakenghem, dont le visage, ordinairement ouvert, était alors sombre comme une nuit de décembre. Ses traits offraient un mélange de tristesse amère et d'anxiété douloureuse.

— Salut, ridder, dit Jean de mon Mirel en lui tendant la main. J'allais précisément à la tour du Forestel pour vous voir.

— Et moi, répondit le ridder de Rakenghem, je venais au château de Brunemont.

Et il avança le bras pour ouvrir la grille ; mais Jean de mon Mirel l'arrêta, et lui saisissant la main :

— Ridder, lui dit-il, n'allez pas plus loin, je sais pourquoi vous venez.

— Si vous le savez, dit le ridder, à quoi bon m'arrêter ?

— C'est pour vous épargner une entrevue douloureuse.

Le fiancé de Jeanne tressaillit, et Jean de mon Mirel reprit avec émotion :

— Monsieur le ridder de Rakenghem, Jeanne n'oubliera jamais que vous lui avez sauvé la vie, et moi, que je vous dois une sœur. Votre nom sera toujours prononcé dans nos prières comme celui d'un bienfaiteur. . . .

— Où en voulez-vous venir ? interrompit le ridder alarmé par ce préambule.

—Écoutez-moi, répondit Jean de mon Mirel, et soyez homme : il faut renoncer à Jeanne, elle ne sera ni à vous, ni à personne....

Le ridder chancela sur ses robustes jambes et s'appuya contre un des piliers qui soutenaient la grille.

—Monsieur, monsieur ! s'écria-t-il, de quel droit venez-vous délier les promesses de votre père ?

—Il y a des promesses plus sacrées que celles d'un père.

Le front du ridder de Rakenghem rougit de colère, et il s'écria en faisant un pas en avant :

—Je ne connais rien au monde, monsieur, de plus sacré que la parole d'un gentilhomme ! Tant pis pour vous, si vous pensez autrement !

Un triste et doux sourire effleura la lèvre de Jean de mon Mirel, qui répondit :

—Je pense autrement.

—Honte à vous, alors ! s'écria le ridder, vous n'êtes point le fils de votre race !

A cette grave insulte Jean de mon Mirel baissa la tête sur sa poitrine avec une mélancolique résignation et ne prononça pas un mot.

—Monsieur, riposta le ridder, vous n'êtes pour rien dans tout ceci ; c'est à Jeanne elle-même que je veux demander l'explication de cette étrange conduite.

Et il fit mine d'ouvrir la grille. Jean de mon Mirel l'en empêcha :

—Votre présence la tuerait, lui dit-il, d'un ton calme.

—Arrière ! s'écria le ridder de Rakenghem, votre père ne m'aurait jamais fermé sa porte. Il y avait plus de loyauté dans le cœur du vieux margrave.... J'entrerai, vous dis-je, vous n'avez pas le droit de m'en empêcher. Vous ne comptez pour rien dans tout ceci !.... Ce n'est pas vous qui avez sanctionné mes fiançailles par une parole de gentilhomme !.... J'ai plus fait pour Jeanne que vous !.... Elle m'appartient plus qu'à vous, car je lui ai sauvé la vie, et vous n'êtes que son frère !.... Arrière, vous dis-je ! Je veux entrer, dussé-je passer sur votre corps !....

Le ridder, hors de lui, dégaina son épée et l'agita impétueusement.

Jean de mon Mirel avait écouté ces violentes paroles avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant. Il s'attendait à ces sanglantes récriminations arrachées par le désespoir, et il opposait un front calme à la menace, un doux sourire à l'insulte. On l'eût pris pour un médecin écoutant tranquillement les injures d'un malade à qui la fièvre fait dire des paroles insensées. Mais lorsqu'il vit l'arme du ridder à deux doigts de sa poitrine, il fit un pas en arrière et mit l'épée à la main.

—Fort bien ! s'écria le ridder, voilà ce que je voulais ! Allez, en garde !.... défendez-vous !

Il poussa une botte furieuse contre la poitrine de son adversaire. Jean de mon Mirel se détourna pour éviter le coup.

—Vous êtes fou ! s'écria-t-il. Rengainez ! pourquoi répandre du sang ?

—Défends-toi, te dis-je, ou je te cloue au pilier ! s'écria le ridder, rendu plus furieux encore par le calme de son adversaire.

En achevant ces mots, il se mit à ferrailler avec une telle violence, que Jean de mon Mirel se vit contraint de se mettre sérieusement sur la défensive.

Comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, la fureur du ridder de Rakenghem nuisit à la justesse de ses coups,

tandis qu'au contraire le sang-froid de Jean de mon Mirel ne le quittant pas un instant, il lui fut facile de parer les bottes de son ennemi. Mais, loin de profiter de l'avantage que lui donnait son calme pour le blesser, il saisit un moment propice, et fonçant adroitement l'épée du ridder, il la fit voler à dix pas.

—Tuez-moi donc ! s'écria le ridder un peu confus, je serais honteux d'être épargné par vous.

—A Dieu ne plaise, répondit doucement Jean de mon Mirel en rengainant, à Dieu ne plaise que je tranche une aussi précieuse vie ! Ramassez votre épée, ridder, et gardez-la pour une meilleure occasion. Oubliez cette ridicule querelle, il ne peut en exister entre nous, et donnez-moi la main.

—Monsieur, répondit le ridder avec cet entêtement qui formait un des points saillants de son caractère de Flamand, je ramasserai mon épée, mais ce sera pour me battre de nouveau contre vous jusqu'à ce qu'un de nous deux périsse !.. A moins que vous ne m'expliquiez le motif de notre rupture.

—Et bien ! dit Jean de mon Mirel, revenez d'aujourd'hui en un an au château de Brunemont, et vous aurez l'explication que vous demandez. Si elle ne vous satisfait point, je vous donne ma parole de gentilhomme que je me battrais avec vous jusqu'à ce que mort s'ensuive.

—J'accepte, répondit le ridder de Rakenghem. Adieu donc, monsieur ; dans un an je viendrai régler nos comptes.

—Adieu, ridder, que le seigneur soit avec vous ! répondit doucement Jean de mon Mirel.

Le ridder de Rakenghem ferma l'oreille à cette courtoise parole, et fut détacher son cheval retenu par la bride à un arbre voisin ; puis, montant en selle, il rabattit son feutre sur son front sombre, et partit au triple galop pour la tour du Forestel.

Jean de mon Mirel le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparut dans les aunes des Claires.

— Quel dommage ! murmura-t-il en soupirant, ma pauvre Jeanne eût été si heureuse avec un si brave cœur !

Et il rentra dans l'avenue en essuyant une larme.

Quelques jours après cette rencontre, des bandes d'ouvriers maçons, charpentiers et autres, arrivèrent de toutes les villes voisines. Ces hommes s'arrêtèrent à une demi-lieue du château de Brunemont, autour d'une prairie semée d'arbres fruitiers, et qu'on nommait, à cause de cela, le Verger. Ils abattirent d'abord quelques arbres, et se construisirent une espèce de camp sur les domaines du margrave des Claires, autour de ce lieu riant et fertile auquel l'Agache, avec sa bordure de frais peupliers, forme une enceinte naturelle.

Le lendemain on vit cette troupe laborieuse s'agiter en tous sens, les terrassiers ouvrirent dans le verger d'immenses tranchées, les carriers se répandirent dans les bois d'Ubia, du Quesnoy, de Bloquerre et de Puy, pour en extraire d'énormes blocs de pierre, que les bœufs traînaient sur des chariots ou que des bateaux amenaient par l'Agache. On vit bientôt s'élever avec une magique rapidité les vastes murailles d'un édifice qui promettait d'être aussi magnifique qu'étendu.

Un an après, les travaux étaient terminés, les ouvriers de tout genre avaient levé leur camp, et l'on voyait s'élever, dans ces prairies jadis solitaires, les toits imposants d'une superbe abbaye que les gens des frontières commencèrent à nommer l'abbaye du Verger, parce qu'on l'avait bâtie dans des pâturages ombragés de pommiers.

Durant cette longue année, le ridder de Rakenghem ne tenta

pas une seule fois d'entrer au château de Brunemont. Il n'en approchait même pas. Seulement, à travers la brume, on l'apercevait quelquefois assis immobile sur son cheval comme une statue équestre, au sommet de cette colline d'où il avait vu Jeanne poursuivie par les loups. Ce lieu lui était cher.

De là, on apercevait aussi les toits de l'abbaye du Verger sans s'en rendre compte, l'aspect du monastère lui serrait le cœur. Il était temps que le jour des éclaircissements arrivât.

Ce jour vint. Le soleil se leva magnifique ; le printemps avait empiété sur l'hiver. Dès que l'aube frappa les vitraux du Forestel, le ridder jeta son manteau sur ses robustes épaules, et s'élança sur son cheval qui l'attendait tout sellé dans la cour.

Bien que les chemins fussent défoncés par les pluies qui terminent quelquefois l'hiver, le ridder mit à peine une demi-heure pour arriver au château de Brunemont. Il ouvrit la grille de l'avenue, elle était couverte de rouille, et les gonds rendirent un grincement sinistre. Les arbres de l'avenue commençaient à bourgeonner, et le printemps saturait l'air d'effluves embaumés. L'aspect de ces arbres séculaires, qu'il n'avait pas vus depuis un an, lui serra le cœur. Il se souvint que du temps du vieux margrave, c'était avec de bien autres pensées qu'il traversait cette avenue. Au bout de la sombre voûte des arbres, le manoir, éclairé par un rayon de soleil, semblait lui sourire, et l'avenir souriait aussi. L'herbe courte du préau était plus douce qu'un tapis sous les pieds de son cheval, et les cris joyeux de la meute saluaient son arrivée. Temps passé ! Heureux temps !

Il releva son front incliné, et regarda tristement le château. Toutes les fenêtres étaient fermées, un silence de mort régnait dans la cour, et l'herbe encadrait les pavés. Il frissonna, il lui prit une crainte vague de ne trouver personne. Et, dans la crainte d'apprendre trop tôt un malheur, il n'osa frapper son cheval qui, lui aussi, marchait triste et morne.

Il lui fallut cependant traverser le préau et la cour d'honneur. Les pieds de sa monture, en frappant les pavés barbus, rendirent un bruit sourd auquel un écho solitaire répondit tristement. Le ridder mit pied à terre, et attacha son cheval à un anneau rouillé de la muraille.

— Dans le bon temps, pensa-t-il, cet anneau n'était point rouillé. La bride s'y nouait assez souvent pour rendre brillant ce fer grossier.

Il se dirigea vers la porte, elle était fermée. Il souleva en soupirant le marteau et le laissa retomber. Le bruit en rétentit longuement dans les vastes corridors, mais personne ne vint. Le ridder poussa la porte, elle s'ouvrit seule. Il traversa lentement la galerie sonore, puis le vestibule désert, et arriva dans la salle où jadis le vieux margrave, assis dans son grand fauteuil au coin de la cheminée, près du perchoir de son faucon favori... (ce faucon était mort le même jour que lui, et comme lui mort victorieux...), l'attendait chaque jour pour vider en causant un pot de bière forte,—et où Jeanne travaillait près de la fenêtre..

Le ridder ouvrit brusquement la porte ; il avait un instant espéré de voir encore Jeanne assise à sa place, mais la place était vide. Il tourna puis lentement les yeux vers celle du margrave, et vit un homme assis dans le fauteuil héréditaire ; c'était Van-Hoëk.

— Je vous attendais, monsieur le ridder, dit l'affuteur en se levant ; si vous le voulez, nous partirons de suite.

Le ridder ne répondit point, mais il suivit machinalement son guide, qui, arrivé à la porte, lui tendit l'étrier, saisit la bride du

cheval, et prit à grands pas le chemin de l'avenue dont il ferma la grille à double tour.

Tant de pensées lugubres agitaient alors le fiancé de Jeanne, qu'il se laissa conduire sans même adresser une question à son guide. Sa tête inerte s'abandonnait au mouvement du cheval, et ses bras vigoureux pendaient comme s'ils eussent été paralysés. Il chevaucha ainsi durant un grand quart d'heure. Tout-à-coup un éclair sinistre illumina sa face immobile.

— Van-Hoëk ! s'écria-t-il d'une voix rauque, est-ce qu'elle est morte ?

— Non, répondit l'affuteur, vous allez la voir.

— Va plus vite alors, fit-il en s'animant.

— C'est inutile, nous sommes arrivés.

En levant les yeux, le ridder vit devant lui le portail de l'abbaye du Verger. Il était ouvert à deux battants. L'affuteur attacha le cheval et dit au ridder qui avait mis pied à terre :

— Suivez-moi.

Ils traversèrent une vaste cour entièrement déserte, et comme le bruit de leurs pas s'amortissait sur le sable, ils purent entendre les graves accords d'une musique religieuse. Un instant après Van-Hoëk ouvrit une porte, et laissa le passage libre au ridder de Rakenghem, qui se trouva soudain dans une magnifique chapelle toute pleine de monde.

Dans le premier moment, ses yeux éblouis ne purent distinguer les détails du tableau ; mais lorsque les battements de son cœur se furent apaisés, il put observer ce qui se passait autour de lui. On célébrait la messe. Le prieur de l'abbaye d'Enchin officiait assisté de quelques hauts personnages du clergé de Douai et de Cambrai. L'archevêque de cette dernière ville occupait une des stalles du chœur, à côté de lui se tenait une religieuse portant le costume des carmélites. Elle s'appuyait d'une main sur une crosse abbatiale. C'était sans doute l'abbesse de la nouvelle communauté, car une foule de religieuses emplissait le chœur. L'abbesse paraissait faible et défaillante, un bénédictin de l'abbaye d'Enchin la soutenait. Le reste de l'église était envahi par les gens des Claires, depuis Palluel jusqu'à Brunemont. Leur attitude était grave et triste.

Le cœur du ridder se serra. Sans s'en rendre compte, il ne pouvait détacher ses yeux de l'abbesse et du bénédictin. Il lui était impossible de voir les traits de la première, dont le visage était tourné vers l'autel ; quant au moine, un vaste capuchon lui couvrait la tête, de façon qu'on n'apercevait guère que sa longue barbe noire.

Au bout d'un quart d'heure la messe fut terminée. L'abbesse toujours soutenue par le bénédictin et suivie des religieuses, passa dans une grande salle attenante à la sacristie. La foule se répandit dans la cour.

Le ridder était resté seul au fond de l'église, plongé dans ses méditations, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son bras. Il se retourna, et vit près de lui le bénédictin.

— Venez avec moi, dit le religieux.

— Qui êtes-vous donc ? s'écria le ridder.

Le bénédictin releva son capuchon, et le ridder put voir la grave et calme figure de Jean de mon Mirel.

— Je vous dois une explication, dit-il avec un doux et triste sourire, hâtez-vous de me suivre si vous voulez l'avoir complète.

— Guidez-moi donc, répondit rudement le ridder.

Le bénédictin prit le devant, traversa la sacristie et entra dans une petite salle de côté.

L'abbesse du nouveau ministère était assise ou plutôt couchée dans un vaste fauteuil placé près de la fenêtre qui l'éclairait tout entière. Son voile était relevé, et le ridder ne put retenir un cri de douloureuse surprise en reconnaissant Jeanne.

Sa surprise n'avait pas seulement pour motif les habits monastiques dont il voyait sa fiancée revêtue, il existait dans ses traits de quoi exciter un triste étonnement. Sa figure n'offrait plus qu'un galbe amaigri, laissant percer des pommettes recouvertes d'une peau blanche comme la cire. Ses lèvres, ses cheveux eux-mêmes semblaient avoir pâli, et ses yeux, rayonnantes étoiles, étaient éteints; ils s'ouvraient larges et déserts sous l'arcade saillante des sourcils. Quand le ridder entra, elle souleva difficilement une main osseuse et défaillante, et lui fit signe de s'asseoir; mais lui ne put que tomber à genoux, et se traîner ainsi près d'elle en s'écriant d'une voix pleine de larmes :

— Jeanne, Jeanne, dans quel état vous trouvé-je !

Les lèvres pâles de la jeune abbesse esquissèrent un faible et doux sourire, et elle répondit d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine :

— Ridder, je suis heureuse que Dieu m'ait laissé vivre assez pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et vous assurer que je ne l'ai jamais oublié..

La fatigue la força de faire une pause durant laquelle elle abandonna une de ses blanches mains au bénédictin et l'autre au ridder.

— Mon ami, dit-elle à ce dernier, vous n'avez pu oublier ce terrible jour où je fus poursuivie par deux loups; durant cette horrible fuite, l'épuisement me força de m'arrêter plusieurs fois. A la dernière de ces haltes, voyant bien qu'il n'y avait plus d'espoir qu'en Dieu, je fis vœu de me consacrer à son culte si j'échappais à cette affreuse mort. Ce sacrifice était peu de chose, je portais déjà mon mal là..

Elle indiqua sa poitrine affaîsée.

— Dieu m'entendit sans doute, reprit-elle, car il vous envoya et j'échappai au danger.. Vous dûtes me trouver bien ingrate lorsque vous me vîtes refermer sur vous la grille de l'avenue.. Je souffrais autant que vous, et, cachée derrière un arbre, je vous regardai partir..

Une rougeur légère colora les joues de la mourante, et elle continua :

— Mais songez-y, j'avais un vœu à accomplir, et ne valait-il pas mieux éviter une scène douloureuse?... Et puis vous m'eussiez vue dépérissant chaque jour.. cela vous eût fait bien mal.., tandis qu'ainsi, tout d'un coup..

La voix de la malade devint si faible, que le ridder, contenant ses sanglots, dut approcher son oreille pour entendre.

— Mon frère, dit-elle, s'opposa à l'accomplissement de mon vœu tant qu'il crut mon mal curable, mais lorsqu'il vit que nulle puissance humaine ne pouvait me sauver, il pensa comme moi qu'il valait mieux pour vous renoncer à un projet qui n'eût mis qu'une morte dans votre couche nuptiale. Votre bonheur m'était cher pour le sacrifier à la joie d'être votre épouse un instant..

Les sanglots du ridder soulevèrent sa poitrine puissante et bon dirent hors de sa gorge. Deux grosses larmes roulaient sur les joues de Jean de mon Mirel, qui essayait vainement de prier.

— Si vous pleurez ainsi, murmura Jeanne en essayant de leur presser les mains, vous allez me rendre faible pour mourir. Soyez homme, ridder !

Elle dut s'arrêter, oppressée qu'elle était par l'approche de la mort.

— J'avais encore bien des choses à vous dire.., fit-elle, mais il n'est plus temps, mon ami.. Voici mon reliquaire qui pend sur ma poitrine c'est un médaillon qui me vient de ma sainte mère que je vais rejoindre..; il contient un morceau de la vraie croix, et fut rapporté de Palestine par un de nos ancêtres.. Quand je serai morte, ridder.., dans un instant, vous le prendrez.. C'est ce que j'ai de plus précieux..; portez-le en souvenir de moi.. Adieu, mon frère; vous qui êtes fort d'âme.., consolez-le.. Vous priez Dieu pour moi.. Adieu, ridder.., adieu mon ami..; mon avant-dernière pensée est pour vous.., et l'autre.. pour.. pour Dieu!..

Elle se tut et ferma les yeux. Quelques instants après, son frère et le ridder, inquiets de ne plus l'entendre parler et respirer, levèrent les yeux vers elle, tout était fini. La première abbesse de l'abbaye du Verger était morte le jour même de l'inauguration du couvent. On en choisit une autre parmi les nobles dames qui composaient le nouveau monastère. Jeanne fut inhumée dans la chapelle de l'abbaye. Sa statue sépulcrale se voit encore aujourd'hui enfoncée en terre jusqu'à la ceinture, devant le cabaret du *Pot qui mousse*. Chaque enfant passant par là lui jette une pierre sans trop savoir pourquoi. Mais leurs grands-pères leur ont souvent conté leurs exploits durant la révolution, et ces enfants, fiers aujourd'hui d'avoir un maître d'école qui leur enseigne les principes de l'égalité absolue, crèvent les yeux de Jeanne de mon Mirel parce que ce fut une châtelaine.

Jean de mon Mirel mourut, dans un âge fort avancé, prieur de l'abbaye d'Enchin. Il avait abandonné ses biens et ses titres à un parent rapproché, qui continua jusque sous Louis XV, la race des margraves des Claires. Contrairement aux règles du monastère, son corps fut transporté à l'abbaye du Verger, à côté de celui de Jeanne. Les démolisseurs de 93 on posé face contre terre sa pierre sépulcrale, et en ont fait un banc où viennent s'asseoir les ivrognes du *Pot qui mousse*.

Il exista longtemps à l'armée de François 1er un brave capitaine surnommé le *capitaine Sombre*, sans doute à cause de la mélancolie profonde que l'on remarquait sur ses traits. Il avait pour valet un homme rude et farouche, parlant fort mal le français, et que l'on connaissait sous le nom peu harmonieux de Van-Hoëk. Le capitaine Sombre mourut sur le champ de bataille en vrai gentilhomme. Le chirurgien qui vint s'assurer de sa mort trouva sur sa poitrine un reliquaire en argent, contenant un morceau de bois qu'on supposa être du bois de la vraie croix. Cette relique fut déposée dans une église des frontières, où elle est encore.

C. HIPPOLYTE CASTILLE.

BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES.

L'EMPEREUR NICOLAS.



VOUS avez déjà sûrement entendu dire que l'empereur de Russie est le plus bel homme de ses États ; l'expression est exacte et l'éloge mérité. Sa taille est fort élevée, bien proportionnée, et ses traits sont d'une régularité parfaite. Ce qui le rend bien plus remarquable à mes yeux, c'est l'expression noblement sérieuse de son visage, la majesté de ses attitudes, l'harmonie enfin de toute sa personne. Représentez-vous la grandeur personnifiée. Celui qui apercevrait l'empereur Nicolas pour la première fois, le vit-il au milieu d'un état-major nombreux, entouré d'officiers-généraux portant le même uniforme que lui, le reconnaîtrait pour le czar, pour le chef d'une grande nation. Il en est qui assurent qu'il doit à l'habitude du commandement ce jeu de physionomie, ces airs de tête si souverainement majestueux ; je ne suis pas de leur avis. J'ai vu d'autres souverains pouvant dire aussi : Je le veux, sans craindre la charte et la presse, et pourtant ils sont loin de porter empreintes sur leur front auguste la volonté, la force et la puissance. Il faut que la nature ait fait un peu plus pour l'empereur Nicolas que pour les autres.

Tout jeune, il se faisait distinguer par les mêmes qualités extérieures au milieu des nombreux enfants de Paul Ier. Jamais pourtant, je crois, de plus beaux rejetons ne s'assirent sur les marches d'un trône. Leur mère, l'impératrice Marie, était fort belle ; la plupart de ses enfants lui ressemblaient. A présent même qu'elles ne sont plus, on se souvient de la beauté d'âge de quelques-unes des grandes-duchesses : la reine de Wurtemberg, la femme de l'archiduc Palatin sont toujours citées comme le type de la plus suave beauté. Voici comment je l'ai appris. Un soir, j'entends annoncer dans un salon aristocratique une jeune femme qui faisait son entrée dans le monde sous les auspices d'un grand nom, d'une fortune colossale et d'une flatteuse réputation de beauté. Lorsqu'elle fut partie :

—Comment la trouvez-vous ? demandai-je à une femme âgée dont j'avais l'honneur d'être connu.

—Délicieuse ! me répondit-elle, ravissante ! Elle a les yeux et le sourire de la feue reine de Wurtemberg.

Le czar actuel ne semblait nullement destiné à régner. Troisième fils de l'empereur Paul, deux frères devaient passer avant lui ; peut-être même devait-il voir le sceptre porté par la main d'une sœur. La loi salique ne pouvait être sitôt établie après le glorieux règne de Catherine II, c'eût été de l'ingratitude ; ce règne donnait pour quelque temps encore raison aux femmes.

Ce ne fut donc pas vers le grand-duc Nicolas que se tournèrent les regards des courtisans ambitieux. La prédilection de l'impératrice, sa grand'mère, se porta naturellement sur l'ainé de sa race, sur celui qui devait un jour continuer l'œuvre de civilisation qu'elle avait si habilement conduite. Ainsi l'on peut dire que l'empereur Alexandre fut encore un peu l'impératrice Catherine.

Les autres princes furent confiés à des gens d'intentions bonnes et honnêtes ; mais peu capables, sous certains rapports, de former des rois. Toutes les qualités que l'empereur Nicolas possède à cet égard, il les doit donc à lui-même. Rien n'a été épargné pour fausser son jugement, pour troubler en lui cette voix intérieure, qui chez l'enfant surtout demande de la justice, de la raison dans ceux qui le dirigent. Ainsi, puni, humilié, on va jusqu'à dire frappé dans l'intérieur de ses appartements, à peine avait-il passé le seuil d'une salle de réception que tout lui était permis, et qu'il voyait s'incliner obséquieusement devant lui ces mêmes individus qu'un instant auparavant il craignait comme des juges. Fatale contradiction ! Il advint de ce système ce qui devait en advenir : les précepteurs perdirent leur influence, leur autorité ; l'indépendance naturelle du jeune prince prit le dessus sans qu'aucune intervention de famille vint en modérer les effets.

La mort de Paul Ier, l'avènement d'Alexandre au trône, les difficultés mystérieuses des premières années de son règne, attirèrent invinciblement, et sans partage, l'attention de tous. L'empereur de Russie doit ses défauts à ces différentes causes.

Cependant Alexandre, marié à une princesse de Bade, perdait ses enfants, et le grand-duc Constantin se trouvait dès lors appelé à régner après lui. La brusquerie de ses manières, les inégalités, l'irritabilité de son humeur ne laissaient pas de donner des inquiétudes sur l'avenir de la Russie. Dieu sembla regarder ce pays d'un œil miséricordieux ; vivement épris d'une belle et jeune femme, Constantin désirait l'épouser ; il vint en sujet soumis demander l'agrément de l'empereur. La personne était polonaise, ce qui compliquait encore la question. La réponse de l'empereur, comme l'on devait s'y attendre, fut d'abord un refus. Mais Constantin leva toutes les difficultés en préférant le bonheur au trône.

—J'y renonce, s'écriait-il, j'y renonce avec joie en faveur de mon frère.

Au grand contentement d'Alexandre, l'acte de renonciation fut dressé, signé, déposé au sénat, et, depuis ce jour, le grand-duc Nicolas fut considéré comme l'héritier présomptif de l'empire.

Ici se révèle une nuance fine et délicate du caractère de ce prince. Au lieu de chercher à s'immiscer dans les affaires publiques, ainsi qu'aurait pu l'y autoriser sa position nouvelle, il demeura totalement étranger à la direction du gouvernement. Marié en 1817, époux et père parfaitement heureux, il trouvait dans son intérieur ses jouissances les plus grandes. La grande-duchesse, sa femme, était une princesse accomplie. Bonne, belle, gracieuse, on la reconnaissait facilement pour la fille de cette reine de Prusse, si grande dans le malheur, que Napoléon lui-même, ébloui de sa gloire, ne sut pas la comprendre. A Sainte-Hélène, il a dû lui rendre justice, j'en suis certain.

En 1816, après la tourmente qui avait jeté pendant quinze ans les peuples les uns contre les autres, l'Europe se mit à respirer, lasse de tant de sacrifices. Les souverains, revenus chez eux, pouvaient travailler à guérir les blessures faites à leurs peuples par la guerre. Nul ne s'y appliqua avec plus de soin que l'empereur Alexandre. On sait qu'il ne fut pas secondé, et ce fut le motif de la profonde tristesse qui s'empara de lui.

Tout-à-coup, en 1825, une nouvelle circula dans le public et y fit une vive impression : l'impératrice, dont la santé délicate donnait des inquiétudes sérieuses à ses médecins, allait partir pour la Crimée, et l'empereur devait y passer l'hiver avec elle. La famille impériale, quoique profondément affligée de ce projet, n'osa pourtant faire une objection. Il est vraisemblable même qu'elle espéra beaucoup du climat du Midi, de l'éloignement des affaires, pour vaincre les tristes dispositions d'esprit du souverain, du fils et du frère le plus aimé qui ait jamais porté une couronne. Le départ devint officiel. Le jour, l'instant arrêté, les adieux entre les illustres affligés furent déchirants. L'impératrice mère éprouva un de ces serremens de cœur qui portent avec eux de si terribles appréhensions.

Nécessairement la position du grand-duc Nicolas avait dû changer par l'absence de l'empereur. Désormais il avait une large part dans les affaires. Il l'avait accepté loyalement ; il remplit sa tâche de même. Chaque jour un courrier chargé d'une relation détaillée de tous les actes accomplis en son nom était envoyé à Alexandre par son frère, qui répondait à son tour par des observations sur les corps d'armée qu'il visitait dans ses différentes courses.

Cet état de choses ne devait pas durer longtemps. On apprit que l'empereur était souffrant. Bientôt la gravité de son état ne fut plus un mystère. Les courriers se succédaient avec rapidité. La crainte était dans tous les cœurs, son nom sur toutes les lèvres, lorsqu'une lettre, écrite par l'impératrice sa femme, vint donner de l'espoir à sa famille comme à tout le peuple dans l'attente.

En reconnaissance de cette bonne nouvelle, des prières publiques furent ordonnées à l'église de Casan pour le lendemain, 9 décembre. La famille impériale, la cour, les populations émues, s'y portèrent avec un égal sentiment de foi confiante.

Déjà les prières étaient commencées, lorsqu'un officier, les vêtements couverts de givre, les traits bouleversés, s'avance à travers la foule et remet au grand-duc Nicolas un pli cacheté de noir. Sans prononcer une parole, il reste devant lui, immobile, la tête baissée ; car il a promptement détourné la vue des yeux interrogateurs du grand-duc. Tremblant, le prince ouvre la lettre ; son regard, troublé, hésite, cherche, puis s'arrête enfin sur ces mots tracés par la main de l'impératrice Élisabeth : « Notre ange est au ciel !... »

Jamais la vérité n'emprunta d'expression plus touchante ! La lettre s'échappe de la main de Nicolas, un profond gémissement se fait entendre pendant que ses genoux fléchissent et qu'il tombe prosterné sur le marbre du parvis. La stupeur est générale : les chants cessent, le service divin est interrompu ; un lugubre silence s'établit.

C'est ainsi que la noble famille, la cour, le peuple apprirent que le czar de Russie s'appelait désormais Nicolas Ier.

Les premiers moments de celui-ci furent absorbés par une douleur profonde. Il comprit néanmoins que son devoir exigeait qu'il la surmontât, et l'histoire lui tiendra compte de la grandeur

de ses procédés envers un frère vivant, comme de l'amertume sincère de ses larmes sur un frère mort.

Le sénat, instruit de la foudroyante nouvelle, se rassemble sans perdre de temps, afin de procéder à l'ouverture des différents paquets que l'empereur défunt lui avait remis avec injonction de n'en prendre connaissance qu'à sa mort. C'était, outre l'acte d'abdication du grand-duc Constantin, l'ordre formel de faire à l'instant même reconnaître le grand-duc Nicolas comme souverain de toute la Russie.

Porté à l'obéissance par la conviction du bien qui devait en résulter, le sénat se rendit en corps au palais pour faire part à qui de droit de ces pièces irrécusables et sans appel. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'on vit le grand-duc repousser impérieusement une couronne que personne ne semblait pouvoir lui contester !

— Non, messieurs, répondit-il aux discours qui le traitaient déjà de roi, il n'en peut être ainsi. Vous me dites que l'acte de renonciation du grand-duc Constantin établit mes droits d'une manière absolue ; je ne suis pas de votre avis : qui peut me répondre que ce prince ne regrette pas maintenant une résolution prise il y a déjà bien des années ? Quant à moi, j'agirai dans le sens de cette supposition. Afin que toute facilité soit donnée à mon frère pour ressaisir le sceptre, demain la garde entière le saluera empereur à mon exemple.

La chose se passa telle que Nicolas l'avait annoncée.

De son côté, le grand-duc Constantin ne demeurait point en reste. Ayant appris à Varsovie la mort d'Alexandre, à l'instant même il renouvela sa renonciation, y joignant une lettre qui ne pouvait laisser à son frère aucun doute. Le grand-duc Michel, porteur de ces dépêches, fut le premier à saluer son frère du titre d'empereur.

Le 24 décembre, Nicolas publia une relation exacte de ce qui s'était passé entre le grand-duc Constantin et lui. Il déclarait en même temps accepter la couronne, datant son règne du 7 décembre. Il indiquait le 26 pour la prestation du serment.

L'esprit de révolution aristocratique qui fermentait en Russie depuis quelques années avait aussi choisi ce jour-là pour jeter le gant à l'absolutisme. Il fut convenu parmi les conjurés qu'ils tâcheraient de décider quelques troupes, dont leurs officiers disposaient, à refuser le serment au nouvel empereur : ils devaient mettre en avant le prétexte de rester fidèle au grand-duc Constantin, en ayant l'air de considérer Nicolas comme un imposteur que l'éloignement de son frère enhardissait à l'usurpation.

A mesure que les régiments sortirent de leurs casernes et vinrent se ranger sur la place du palais d'hiver, on chercha à les ébranler sous ce prétexte. Les uns résistèrent, quelques autres fléchirent ; l'émeute grandit, les chefs courent d'un escadron à un autre pour tâcher de les animer. Des paroles inquiétantes sont prononcées par ces hommes ; les vociférations y succèdent ; des menaces de mort se font même entendre. Les généraux restés fidèles comprennent enfin qu'il ne dépend plus d'eux de maintenir la discipline ; ils frémissent de leur responsabilité. Après un conseil tenu entre eux, le général B... se détache pour aller instruire l'empereur d'un état de choses dont jusqu'alors ils avaient voulu dissimuler la gravité. Il entre chez l'empereur, qui était entouré de toute sa famille :

— C'est, dit celui-ci, un moment d'erreur, dont je ne veux point avoir connaissance. Ils vont s'apaiser. Un quart d'heure de réflexion, et j'en réponds.

—Non, sire, reprit le général B...., loin de là ; l'exaspération augmente, et les dernières paroles que j'ai entendues étaient des menaces.... Permettez que nous agissions, ou tout est à craindre.

—Vous croyez ? allons donc ! dit l'empereur.

D'un regard il prit congé des siens, et s'achemina vers la porte, à la suite du général B...., avec cette fermeté dont il devait donner tant de preuves. A cette vue, l'impératrice éperdue se jette à genoux sur son passage :

—Arrêtez ! s'écrie-t-elle en saisissant la main de l'empereur, arrêtez !

On la voit employer les supplications les plus tendres pour le retenir. Ses enfants l'entourent aussi, le pressent, le sollicitent ; à travers les larmes et les sanglots, les craintes les plus vives lui sont manifestées ; les suppositions les plus sinistres lui sont retracées sous toutes les formes, avec les couleurs les plus sombres et les angoisses les plus poignantes. Son cœur fut déchiré, mais ne faiblit pas un instant. Il releva l'impératrice, cherchant à la rassurer par quelques mots ; puis, détournant la tête, il sortit, calme et résolu. L'impératrice était retombée à genoux, élevant les mains au ciel pour lui demander la conservation de celui qu'elle aimait plus que la vie. Depuis ce jour, depuis cette heure, elle est sujette à un tremblement nerveux qui lui fait hocher la tête d'une manière sensible.

Lorsque l'empereur parut, au lieu de la soumission qu'il pensait inspirer, il trouva la rébellion agressive. Les insurgés, soutenus par la lie du peuple, s'ébranlent ; ils commencent le feu. L'empereur l'essuie courageusement, puis, aussitôt après, il harangue les coupables. Ses efforts demeurent sans succès. Il fait approcher le métropolitain, à la tête de son clergé, qui parle à son tour le langage du devoir et de l'indulgence. Les soldats restent inflexibles. Une nouvelle décharge vient prouver leurs intentions. Alors, toute autre ressource épuisée, l'ordre est donné de répondre au feu par le feu. La mêlée s'engage ; mais une heure après tout était fini : les chefs de la révolte se trouvaient au pouvoir du nouvel empereur.

Il paraîtrait que le souvenir de cette journée terrible pesait encore de tout son poids sur l'esprit comme sur le cœur de Nicolas à l'époque de son sacre. Cette cérémonie eut lieu à Moscou le 3 septembre 1826. Le soir, entre l'heure du dîner et celle qui devait appeler l'empereur aux fêtes de la ville, seul avec ses frères (car le grand-duc Constantin avait voulu affermir par sa présence la couronne sur un front si bien fait pour la porter), seul, dis-je, avec ses frères et le général B.... :

—Savez-vous, s'écria-t-il d'un air mélancolique et pénétré, savez-vous que c'est un lourd fardeau qu'un sceptre impérial ; la force d'un homme ne suffit pas pour le porter dignement. Il faut y être aidé par la bonne foi et la vérité de ceux qui nous entourent. Vous, continua-t-il en se retournant vers ses frères, je suis bien sûr de votre assistance ; mais vous serez un peu comme moi, vous ne saurez pas grand'chose. C'est à toi, Alexandre, acheva-t-il en prenant la main du général B...., c'est à toi de me dire toujours la vérité ! Promets-le-moi !

.....
Quoique j'eusse résolu de ne point empiéter sur l'histoire, je me suis laissé aller à vous retracer ces traits qui peignent le caractère de l'empereur Nicolas ; maintenant je laisserai de côté les événements de son règne pour ne vous parler que de sa vie privée, de ses rapports intimes avec sa famille, la noblesse et son peuple.

Je commencerai ce tableau d'intérieur au moment où la cour rentre en ville, c'est ordinairement vers le 5 ou le 8 novembre.

Tous les membres de la famille impériale habitent le même palais : cette magnifique résidence, située sur le quai, en face et à peu de distance de la Néva, est connue en Europe sous le nom de palais d'hiver. C'est là que l'impératrice, quoique toujours souffrante, est plus qu'ailleurs, peut-être, l'âme de son intérieur. C'est un mot étrange que celui-là appliqué à l'existence d'une souveraine ; je le maintiendrai cependant ; car il est ici parfaitement à sa place. Autour d'elle viennent se ranger avec autant d'amour que de respect, son fils aîné, le grand-duc héritier, sa femme et deux charmants enfants ; ses trois autres fils, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel ; la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg, son époux, leurs enfants, et la grande-duchesse Olga, non encore mariée.

Il y a quelques mois à peine, un ange de beauté et de douceur, la grande-duchesse Alexandra, unie au prince de Hesse, jetait sur cet ensemble tout le charme de l'âme la plus tendre, de l'esprit le plus séduisant ; mais à dix-huit ans elle a été enlevée à ce monde dans toute sa fraîcheur et son éclat comme une fleur atteinte par la faucille. Ici la mort fut l'impitoyable moissonneur. A présent, une morne tristesse a remplacé cette inquiétude et ce bonheur dont jouissaient en Russie les princes du sang impérial. C'est donc leur genre de vie avant ce cruel événement que je vais vous tracer. Depuis leur douleur, la santé plus que chancelante de l'impératrice a détruit cette harmonie, cette régularité d'existence qu'il faudra du temps pour rétablir, mais que la force des choses ramènera sans doute.

L'hiver, l'empereur se lève avant le jour ; il prend du thé chez lui et se met ensuite à travailler avec les différents ministres auxquels il a donné rendez-vous. A dix heures, il descend chez l'impératrice où il trouve ses enfants réunis. Après avoir passé auprès d'eux une demi-heure, il se rend au conseil de l'empire, ou bien continue son travail avec les chefs d'emploi qu'il a mandés à cet effet. Tous les jours, infailliblement, on voit Nicolas dans les rues de sa capitale. Ordinairement, c'est d'une heure à trois. Soit qu'il aille visiter une école de cadets ou un établissement de charité, soit qu'il se rende à une manœuvre ou qu'il s'empresse d'accomplir un acte de politesse envers quelque grande dame de la société, il traverse en voiture découverte les quartiers les plus populeux. Quoique cela lui donne fort à faire, il est constant qu'il est toujours le premier à saluer le noble ou le serf, n'importe celui qui porte les yeux vers lui. Quand il sort à pied, il en est de même. Je l'ai vu parcourir dans toute sa longueur la perspective de Newsky sans cesser un instant de faire le geste qui constitue le salut militaire.

On est tellement accoutumé à cette façon d'agir que son apparition ne cause jamais cette émotion curieuse qui, en d'autres pays, encombrerait le passage du souverain (fût-il même roi constitutionnel), s'il se mêlait aussi familièrement aux habitudes de ses sujets. On ne craint point l'empereur cependant. Nul ne se sauve ni ne s'écarte à sa venue. Après l'avoir salué, il est d'usage de passer tranquillement son chemin.

Les jeunes grands-ducs ne jouissent pas des mêmes prérogatives. Ils se promènent à pied, quelque froid qu'il fasse, et leur cortège se grossit à mesure de tous les gamins qu'ils rencontrent à tous les coins de rue. Il faut, du reste, rendre justice à cette escorte improvisée : elle revêt un certain air de dignité qui n'est point dans ses habitudes ordinaires. De leur côté, les grandes-

duchesses sortent avec leur mère ou leurs demoiselles d'honneur. On les voit affronter en traîneau la neige et le froid le plus rigoureux. Il serait fort inconvenant de ne point les saluer ; au reste, personne n'y manque, pour mille raisons dont la meilleure est, sans contredit, leur beauté et l'affabilité dont elles font preuve dans toutes les occasions.

A trois heures, le dîner impérial est servi. La famille seule y est généralement conviée ; pourtant quelques grands dignitaires ont parfois l'honneur d'y être admis. La tenue habituelle de l'empereur ne change nullement, qu'il soit seul avec les siens ou que le cercle habituel se trouve augmenté de deux ou trois personnes. Il ne quitte jamais la redingote militaire. Pour la rendre moins gênante, il en détache les lourdes épauettes que son oukase prescrit. C'est la seule contravention qu'il se permette à ses propres ordres. Vienne le soir, son uniforme pourra lutter de rigidité avec celui du premier officier récemment sorti des arrêts encourus pour crime de négligence.

Jamais, pas plus un jour que l'autre, l'empereur ni les grands-ducs ne sont autrement qu'en habits militaires. La seule distraction qu'ils peuvent apporter à cette règle c'est de changer souvent d'uniforme. Ils n'y manquent pas.

Le dîner est court. La table impériale n'a rien de somptueux. Le repas terminé, selon que l'empereur est content ou peu satisfait des rapports qui lui sont faits par le gouverneur des jeunes princes, il joue avec eux (ils ont douze et onze ans), ou les tient à distance par un regard pendant qu'il cause avec l'impératrice ou les autres personnes de son entourage.

Chaque semaine on remet à l'empereur des notes écrites, fournies par les divers professeurs qui concourent à l'éducation de ses fils. L'on m'a assuré que lorsqu'il en est mécontent, les corrections populaires ne leur sont pas épargnées. Ce dont je puis répondre, c'est qu'il est d'une grande bonté pour eux lorsque leur conduite le mérite.

Vers quatre heures et demie, l'empereur remonte chez lui. Il s'occupe dans son cabinet, souvent seul, parfois avec l'héritier du trône, jusqu'à l'heure où se décide l'emploi de la soirée. Quand n'est pas encore arrivée la saison des bals, tous les membres de la famille impériale vont souvent au spectacle. Le Théâtre-Français, l'Opéra italien ou allemand les attirent volontiers. Par cette raison, la société y est fort assidue. Ils ont au théâtre plusieurs loges contiguës, ce qui leur donne la facilité d'aller se faire des visites pendant les entr'actes et de changer de place quand cela leur plaît. Aux différentes représentations où je les ai vus, ils semblaient fort attentifs à la scène.

Depuis le mois de janvier, c'est, entre les grands seigneurs russes, à qui aura l'honneur de recevoir son souverain. Il ne faut pas croire que cela soit donné à tous. L'étiquette exige que l'amphitryon soit revêtu de quelque grande charge. Alors non-seulement l'empereur, l'impératrice, mais tous les princes et princesses de la famille vont assister aux fêtes brillantes qui leur sont offertes, se mêlant à la société comme de simples particuliers. A son tour, outre les réceptions solennelles qui s'effectuent quatre fois par an : le 6 décembre, le jour de l'an, à Pâques et pour la fête de l'impératrice, l'aimable souveraine donne presque tous les dimanches, dans le palais d'Enitchkoff, des bals où elle réunit l'élite de la cour et de la ville. Le carême venu, à 8 heures du soir, l'empereur quitte ses travaux pour revenir chez l'impératrice, où il trouve réunies à sa famille la demoiselle d'honneur de service et quelques personnes reçues sur le pied d'une intimité par-

M

faite. Son arrivée fait cesser le jeu ou la lecture commencée. A moins qu'il ne veuille s'associer à l'un ou à l'autre, on se rassemble autour de lui pour causer.

A neuf heures, le souper est annoncé, et c'est à dix que l'on se sépare ; ainsi l'exigent les médecins qui soignent l'impératrice.

Pourtant le soleil devient chaud, les neiges fondent, les lilas, du jour au lendemain, se montrent couverts de bourgeons et de feuilles ; la Néva a trainé ses glaçons brisés jusqu'à la Baltique ; le palais d'hiver, habité six mois par ses hôtes illustres, prend un air d'animation qui annonce qu'il va être abandonné. En effet, les fourgons, les voitures, les chevaux se croisent à toute heure, stationnent à ses différentes issues. Vers le commencement de mai, un jour, une heure sont indiqués, et ce jour, à cette heure, la famille impériale quitte sa résidence d'hiver pour le palais de Tzarkoë-Célo, que l'on appelle avec quelque raison le Versailles de la Russie. La cour revient seulement vers le 15, assister à une revue de la garde qui se passe au Champ-de-Mars avec toute la pompe que l'on peut attendre d'un pays essentiellement militaire.

Les goûts de l'empereur se rapprochent en ceci de ceux du grand-duc Michel : la tenue des régiments, la précision de leurs exercices, la spontanéité de leurs manœuvres tiennent une grande place dans ses délassements. Il s'en occupe avec un redoublement d'activité à Tzarkoë-Célo pendant les deux mois qu'il y passe. Cela tient les troupes en haleine et les prépare à merveilles pour le camp qui doit les réunir vers la fin de juin à portée de la résidence de Péterhoff. C'est à cause de cela que la famille impériale ne manque jamais de quitter à cette époque le magnifique palais de Tzarkoë-Célo pour le cortège qui doit la recevoir sur les bords du golfe de Finlande. Du reste, il est aisé de comprendre qu'elle préfère Alexandrie à tout autre séjour. Figurez-vous une chaumière dans le goût anglais, réunissant par conséquent, sous les apparences les plus rustiques, tout le confortable possible. Ce n'est à l'entour que fleurs et que verdure : elle est posée au milieu d'un parc immense dont les accidents de terrain livrent à la fois aux regards charmés la mer en face, Pétersbourg avec ses coupes dorées à droite, et Cronstadt et ses flottes à gauche. Si votre imagination vous sert bien, vous aurez une idée de cet ensemble, incomparable selon moi.

A Péterhoff également il existe un beau palais. N'étant pas habité, il perd extrêmement de son intérêt aux yeux des voyageurs qui n'ont eu ni le temps ni l'occasion de se mettre au fait des grands événements qu'il rappelle. Sa situation lui fait dominer la mer. Ses salles de réception sont belles et ornées dans le style Louis XV. Elles font un bel et noble effet lorsque, le 1er de juillet, jour de la fête de l'impératrice, un bal, qui réunit indistinctement l'aristocratie et le peuple, fait briller ses girandoles, éclaire l'or et les peintures qui couvrent ses murailles. Les fenêtres ouvertes, les balcons découpés laissent voir les jardins rafraîchis par des cascades magnifiques, et la féerique illumination qui fait ressortir à l'envi les arbres séculaires, les statues d'or et les nappes d'eau qui se détachent les unes sur les autres.

Vous ne devez pas croire que le palais soit exclusivement réservé aux fêtes. C'est là que l'empereur a son cabinet de travail ; tous les matins, après son déjeuner, il traverse à pied le parc d'Alexandrie, les jardins de Péterhoff, pour se rendre au palais, où les ministres et les généraux l'attendent. Il y passe une partie de la journée. Bien des fois j'ai rencontré les princesses,

à pied ou à cheval, venant le prendre vers l'heure du dîner. Quand il ne va pas au camp passer une revue ou donner une alerte, on le voit, de six à sept heures, en char-à-bancs ou en calèche découverte, avec toute sa famille, suivi par d'autres voitures où sont placés les aides de camp, les demoiselles d'honneur de service, même quelques personnes invitées. Toute cette brillante compagnie va prendre le thé dans un des chalets jetés au milieu des parcs qui entourent Péterhoff. Quelquefois elle se dirige vers le palais de la duchesse de Leutemberg, qui n'est qu'à une demi-heure de distance. Trop heureuse d'échapper à l'étiquette, cet esclavage des rois, on voit ici toute cette famille souveraine jouir à plein cœur des plaisirs bourgeois autorisés par la campagne. On joue à colin-maillard, à la mer agitée, enfin à tous les jeux qui charment les années de l'enfance. L'empereur se mêle à ces folies intimes avec un entrain qui ne le laisse pas du tout en arrière de jeunes grands-ducs. Quand, après la promenade, on rentre chez l'impératrice, on fait de la musique ou bien l'on danse sans cérémonie. Ces petites soirées improvisées sont charmantes de laisser-aller et de bonne humeur; elles font beaucoup d'envieux, et il y a de quoi.

Les premiers jours d'août on s'agite de nouveau, la garde impériale a quitté ses tentes. Ses manœuvres, après dix jours de marche, la ramènent à Tzarkoë-Célo, qui est leur point de départ. L'empereur doit la passer en revue avant de renvoyer les régiments dans leurs garnisons respectives; puis, le soir, un grand bal réunira les officiers au palais de Bopcha, qui en est voisin. La cour doit s'y rendre pour vingt-quatre heures; ce déplacement, qui s'accomplit régulièrement chaque année, quoique annuel, met tout le service en émoi.

Le signal du départ définitif de Péterhoff se fait peu attendre maintenant. Le 1er septembre, on se retrouve de rechef à Tzarkoë-Célo pour deux mois. Ce nouveau séjour est occupé par un voyage à Gatchina, où l'on mène pour le coup vic impériale tout à fait. Les chasses, la comédie, les bals parés en font les frais. Le grand château de briques rouges, les prairies à perte de vue, les tranquilles étangs, les mélancoliques rangées de peupliers reprennent alors pour quelque temps une apparence de vie qui leur manque complètement le reste de l'année. Quant à moi, si j'avais eu à choisir, j'aurais voulu venir à Gatchina pour y penser dans le silence et la solitude. Mais peut-être le devoir des princes est-il de tout animer autour d'eux.

On vous dira que l'empereur est violent: c'est vrai, je vous en ai déjà prévenu; c'est son éducation qui en est coupable. Autrement dirigée, ce défaut eût disparu sans aucun doute. Je n'en veux pour preuve que ce fait, dont je puis garantir l'exactitude.

Après une revue à ce même camp de Tzarkoë-Célo, dont je viens de vous parler, Nicolas se laissa aller vis-à-vis de l'un de ses officiers-généraux à des paroles blessantes au dernier point. Le lendemain le vieux soldat, navré, lui envoya sa démission, sans un mot de commentaire. L'empereur, frappé du laconisme de cette démarche, réfléchit à sa conduite, et de sa propre main il manda le général dans sa tente pour l'heure où tout l'état-major vient à l'ordre. A peine est-il arrivé que l'empereur l'aperçoit et s'approche de lui:

— S..., lui dit-il, je te fais des excuses de la manière dont je t'ai traité hier; j'espère que tu l'oublieras; quant à moi, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour te le faire oublier.

L'empereur Nicolas n'a sûrement jamais de sa vie pénétré plus avant dans le cœur de ses sujets qu'en cette circonstance.

Le bruit de cette démarche se répandit avec rapidité dans toutes les classes, excitant l'admiration de tous ceux qui en eurent connaissance.

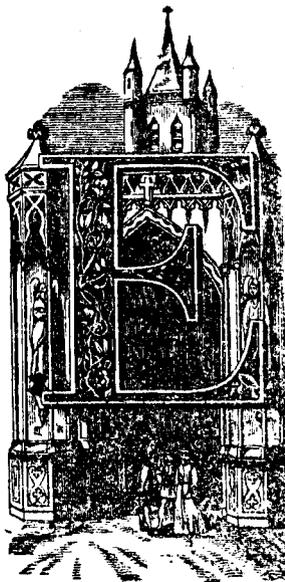
Une autre fois, mais plus tard, il devait de même rencontrer publiquement la vive sympathie de ses sujets. La mort de sa fille la grande-duchesse Alexandra lui a fourni la triste occasion d'apprécier à quel point il est aimé. Lorsque, accompagnant la dépouille mortelle de cette jeune et belle princesse, de Tzarkoë-Célo à la forteresse de Pétersborg, Nicolas a passé au travers des populations éplorées, accourues de dix lieues à la ronde pour mêler leurs larmes à sa douleur, il aurait pu se dire ce mot qui renferme probablement l'avenir de son pays: "Avec le cœur de son peuple, un souverain peut tout."

L. DE MONCASTE:

MADELEINE ET GILBERTE

ROMAN

I.



En 1793, rue Richelieu, dans une petite boutique égayée par toutes les fanfreluches de la mode, plumes, éventails, fleurs artificielles, sept à huit jeunes filles, réunies pour cette œuvre difficile qui s'appelle un chapeau de femme, faisaient éclater leur babil en notes aiguës.

Quoiqu'on fût en 1793, il restait encore un peu de place pour l'amour: aussi ces demoiselles devisaient gaie-ment de galans, de danse et de chansons.

Cependant parmi ces jeunes filles on pouvait remarquer une figure rêveuse, pensive, mélancolique; elle souriait çà et là du sourire des autres, mais ce sourire était plus triste que des larmes; elle était aimable et charmante au premier abord; après avoir séduit les yeux elle séduisait le cœur. C'était une figure de vingt ans qui déjà avait perdu sa fraîcheur du matin; peut-être n'en était-elle que plus attrayante. Il y

avait dans les lignes de cette figure une pureté, une délicatesse et une harmonie qui eussent ravi Raphaël lui-même. Elle avait plutôt la beauté des traits que la beauté du coloris.

— Ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, dit tout-à-coup une des modistes, que Juliette est plus triste encore aujourd'hui que de coutume ?

— Moi, triste, mesdemoiselles ? c'est impossible, car je m'amuse trop en vous écoutant. En vérité, Eléonore est si folle et si gaie dans ses histoires, qu'il faudrait bien de la mauvaise volonté pour ne pas l'écouter en riant. Voyons, Eléonore ; racontez-nous encore une de vos aventures.

— Hier, mesdemoiselles, dit Eléonore avec l'emphase d'un orateur sûr d'être écouté, je passais dans la rue Platrière, sautant comme un chat sur la pointe des pavés ; voilà que tout à coup un citoyen, qui avait l'air d'un marquis de l'ancien temps, me saisit la main et me dit :— Madame, vous êtes compatissante puisque vous êtes femme ; faites-moi la grâce de m'accorder pour quelque temps une retraite chez vous. Je suis traqué comme un agneau par des bêtes fauves ; si je tombe sous leurs griffes, c'est fait de moi.—Mais, citoyen, vous ne savez pas ce que vous dites. Est-ce que je tiens un hôtel garni ?—Il me regarda, me regarda encore et se mit à sourire, oubliant sans doute le danger qu'il courait.—C'est égal, me dit-il d'un air moitié suppliant et moitié cavalier.—Comprenez-vous, mesdemoiselles, ce c'est égal ? En vérité, ces ci-devants ne changeront pas. Mais il me vient une idée : si Juliette nous racontait son histoire, car depuis bientôt six semaines qu'elle est avec nous elle n'a pas daigné nous dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— Je n'ai rien dans le cœur, murmura Juliette ; mon histoire est bien simple, il n'y a pas là de quoi vous distraire.

— Racontez toujours, nous vous écoutons.

— Encore une fois, mesdemoiselles, je n'ai pas d'histoire à vous raconter. Je suis née de parents pauvres, mon pays est l'Auvergne, une de mes tantes a payé les frais de mon voyage à Paris, et depuis six semaines me voilà parmi vous, heureuse de votre bonne volonté pour moi, triste parce que j'ai le mal du pays, mais cela se passera.

— Vous ne racontez là, Juliette, que le chapitre ennuyeux de votre histoire.. On n'a pas vingt-quatre ans, quand on est jolie comme vous, sans avoir aimé, je veux dire sans avoir été aimée .. Cela ne fait pas de mal à son prochain.

— Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle ; je n'ai jamais aimé que ma mère, et je n'ai jamais été aimée même de ma mère, car ma mère est morte à mon berceau.

— La pauvre fille ! s'écria-t-on à tous les coins de la boutique.

— Vous avez dû bien vous ennuyer ? demanda à Juliette sa voisine, qui n'avait pas perdu son temps depuis que son cœur battait.

— M'ennuyer ? peut-être, murmura Juliette ; mais, de grâce, mesdemoiselles, je finirais par vous ennuyer vous-mêmes ; ne parlons plus de moi, vous voyez qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

A peine Juliette eut-elle dit ces mots, que la marchande de mode entra et vint à elle avec émotion.

— Mademoiselle Juliette, j'ai à vous parler ; suivez-moi dans l'arrière boutique.

Juliette pâlit, piqua son aiguille, et accompagna sa maîtresse avec inquiétude.

Dès qu'elle fut sortie, toutes ses compagnes parlèrent à la fois.

— Comprenez-vous, mesdemoiselles ?..

— Toujours des airs mystérieux.

— Toujours triste et toujours pensive.

— Est-ce que vous croyez à l'histoire qu'elle vient de raconter ?

— Avec ces grands airs d'innocence, elle en sait beaucoup plus que nous sur les passions du cœur.

Cependant Juliette et la marchande de modes s'étaient assises dans l'arrière-boutique.

— Mademoiselle, dit la marchande de modes d'un air respectueux et avec un accent de tristesse, je crois que votre déguisement n'a pas trompé tout le monde ; mon mari sort du club, on lui a reproché de donner asile à des suspects.

— Que me dites-vous là ?

— C'est à n'y rien comprendre ; car, enfin, vous travaillez comme les autres, vous vous levez à la même heure, vous mangez à la même table, vous n'êtes pas fière, vous êtes bonne et douce ; rien, si ce n'est votre figure, qui puisse trahir votre rang.

— Que voulez-vous ? le malheur me poursuivra jusqu'au bout.

— Il ne faut pas désespérer, dit la marchande de modes en pleurant. C'est peut-être cette petite pie que j'ai mise à la porte il y a huit jours qui aura voulu vous perdre. Elle avait trop de malice pour ne pas voir une grande dame à travers votre déguisement. Elle m'a dit tout de suite : " Celle-là a une manière de regarder qui dénote une femme de qualité." Et puis un jour elle nous a surprises toutes les deux parlant de M. le comte de Verteuil. Comment allons-nous faire ? Si je pouvais vous sauver sans compromettre mon mari ?

— J'ai compris, murmura Mlle de Verteuil ; je vais vous quitter à l'instant.

— Mon Dieu ! et où irez-vous ?

— Dieu me conduira. Après tout, s'il faut aller en prison, j'irai en prison ; le comte de Verteuil a passé par là.

— Si vous m'en croyez, vous quitterez Paris ; il n'y a aucun pays au monde, excepté Paris, où les femmes soient en danger. En province, je suis bien sûre qu'on ne s'occupe pas de nous. C'est à Paris seulement qu'on trouve des tigres qui arrachent les femmes des bras de leurs maris, les mères du berceau de leur enfant.

— S'il n'y avait pas si loin ! dit Mlle de Verteuil d'un air pensif.

— Vous dites, mademoiselle ?

— J'ai un vieil oncle et une jeune cousine au château de Rouvray, en Auvergne ; mais comment aller jusque-là ?

— C'est bien loin, j'imagine ; mais moi j'aimerais mieux aller au bout du monde que de risquer la prison. S'il ne vous manquait pour votre voyage qu'un peu d'argent ?

— Merci, dit la jeune fille, il m'en reste assez pour partir, mais non pas assez pour m'acquitter envers vous.

— Que dites-vous donc là ? S'il y avait un compte à faire entre nous ce serait moi plutôt qui vous devrais de l'argent ; je n'ai jamais eu une si bonne ouvrière.. pardonnez-moi ce mot.

— N'en parlons plus, il faut partir ; mais comment partir seule ?

— Une idée ! s'écria la marchande de modes ; c'est en Auvergne que vous allez ? Rosalie est de ce pays-là, il a long-temps qu'elle désire y retourner.

La marchande de modes appela la jeune ouvrière.

— Rosalie, préparez vos hardes, vous allez partir pour votre pays en compagnie de Juliette ; je vous paierai votre voyage, je vous accorde six semaines pour aller et revenir. Vous partirez.. ?

— Ce soir, dit Mlle de Verteuil. Le coche d'Orléans part-il le soir ?

— Oh ! oui, mademoiselle Juliette, dit Rosalie. En moins de quinze jours nous serons en Auvergne, car les cochés vont si vite à présent !

Mlle de Verteuil monta à une petite mansarde où elle passait depuis six semaines ses nuits à pleurer plutôt qu'à dormir. Elle réunit quelque bijoux plus précieux par leur souvenir que par leur valeur. Elle se fit, tant bien que mal, un modeste costume de voyage ; après quoi, elle pria Dieu et se parla à elle-même des absents jusqu'à l'heure du départ. Les absents, c'étaient son père et son frère : son frère tué à la journée du 10 août, son père guillotiné sur un jugement rendu par Fouquier Tinville, après une accusation formulée par le père Duchesne.

Elle monta en voiture avec Rosalie, très résignée à subir sans se plaindre tous les ennuis d'un pareil voyage.

Quand elle fut partie, la marchande de modes, tout attristée, mais respirant en liberté, alla s'asseoir dans la boutique comme une femme tourmentée d'un secret.

— Juliette reviendra-t-elle ? demanda Mlle Eléonore.

— Peut-être dit la maîtresse.

— Elle est partie sans nous dire adieu.

— C'est sans doute parce qu'elle va bientôt revenir.

— Quand on va si loin, en Auvergne, ce n'est pas seulement pour se promener.

— Elle voulait prendre un peu l'air du pays.

— Oui, elle avait le mal du pays ; cela veut dire qu'elle avait un amant là-bas.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, interrompit la marchande de modes ; si vous la connaissiez comme je la connais !

— Oh ! dites-nous donc son histoire !

— Non, non, se dit tout bas la maîtresse, il ne sera pas dit que je ne sais pas garder un secret. Eh ! mon Dieu ! poursuivait-elle tout haut, c'est votre histoire à toutes, un amant qui vous trompe d'abord, un amant qui vous trompe ensuite, d'autres encore, s'il en vient.

Cette histoire de Mlle de Verteuil était bien simple. Bien que son père, le comte de Verteuil, eût prôné les idées forgées comme des armes sur l'enclume de l'Encyclopédie, dès que la révolution éclata, il prit la défense de son roi ; il demeura fidèle à son poste, prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour la défense du trône et même de l'autel. Il refusa de partir pour l'exil comme tant d'autres qui se disaient prudents. Il vit la reine à Versailles ; il jura de mourir en combattant pour elle. Dieu ne lui accorda pas le triste honneur de mourir sur le champ de bataille où ne combattait que des Français, des frères, mais des frères de deux lits : il fut un des premiers pour qui s'éleva la guillotine. Emprisonné comme ci-devant, condamné pour son titre de comte, il fut exécuté aux acclamations de la populace, qui croyait hériter des biens et des droits de chaque gentilhomme qui tombait. Mlle de Verteuil fut avertie à temps des dangers qui la menaçaient : fille d'un gentilhomme qui s'était montré un des plus hardis défenseurs du trône, sœur d'un soldat mort les armes à la main contre la liberté

il y avait là de quoi faire un terrible acte d'accusation. Seule sans famille et sans amis, réfugiée avec une domestique dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, il lui fallut songer à une retraite plus sûre. Où aller dans ce désert qui s'appelle Paris, quand on n'a pas d'argent pour le peupler ? La jeune fille alla demander asile à une des anciennes femmes de chambre de son père, devenue marchande de modes, grâce aux largesses d'un financier son bienfaiteur.

On sait déjà comment, sous le nom de Juliette, Mlle Madeleine de Verteuil passa six semaines comme une simple ouvrière.

Cependant la voilà plus seule que jamais sur la route d'un pays inconnu, sans aucun de ces charmans souvenirs qui guident les cœurs qui ont aimé ; souvenirs bénis du ciel qui consolent du présent, quand l'espérance n'a rien à dire ou plutôt rien à chanter.

Qui sait ? Dans le pays où elle va, il y des cœurs qui palpitent, des roses qui s'épanouissent, des rayons qui font sourire la nature. Partout où il y a un cœur qui bat, une fleur qui s'ouvre, un rayon qui passe, l'espérance élève sa voix divine.

Dans ce pays perdu où Mlle de Verteuil va chercher l'oubli du monde dans le silence des solitudes, peut-être trouvera-t-elle pour son cœur l'orage et la tempête.

II.

Le château de Rouvray, bâti en briques, à coins de pierres sculptées, est une des demeures seigneuriales les mieux conservées du temps de Louis XIII. La date inscrite sur la porte à herse et à tourelles qui domine l'avenue marque 1622. Les fossés, naguère remplis d'eau courante venue des sources vives de la montagne, sont à cette heure cultivés en jardin potager. Une des ailes du château a été transformée en fabrique de sucre ; plus d'une fois l'impur badigeon a masqué les respectables rides que les hivers ont imprimées sur toutes les façades ; le parc, autrefois couvert d'arbres centenaires, peuplé de bosquets, percé de promenades majestueuses, a été labouré comme un champ non clos.

Cependant ce château de Rouvray a eu beau se faire maison bourgeoise, fabrique, métairie, il a gardé quelque chose de ses airs magnifiques. Rien qu'à voir les lierres qui ceignent et retiennent les murs en ruines du parc où l'on ne se promène plus, on salue le château du beau temps.

Il y a au voisinage un château moderne, bâti avec tout le luxe insolent d'un enrichi d'hier. Dans ce château moderne, on ne fane pas son foin, on ne recueille pas son blé, on ne fabrique pas de sucre. Ce ne sont du matin au soir que cavalcades et fêtes, valets en livrée, équipages éblouissants ; mais que l'ancien château est bien plus seigneurial que ce château moderne !

En 1792, le paysage avait beaucoup plus de caractère qu'aujourd'hui. On retrouve encore un beau précipice, la Fontaine des Corbeaux, tout hérissé de roches gigantesques : mais où sont les bois, les moulins en ruines, les vastes prairies, les vignes abondantes qui variaient avec tant d'harmonie sauvage la montagne et la vallée ? Une culture uniforme s'étend de toutes parts ; on a défriché les bois, on a déraciné les rochers, on a desséché les prairies, on a, — sacrilège qui s'étend et qui perdra la France, — on a arraché la vigne, la gaieté des yeux et du cœur !

Mlle de Verteuil trouva, comme elle s'y était attendue, un ac-

cueil tout paternel au château de Rouvray. Sa jeune cousine lui dit, en l'embrassant, qu'elle voulait toujours l'appeler sa sœur. On lui donna la chambre la plus gaie, on lui offrit toutes les distractions du pays : promenades à pied et à cheval dans ces montagnes un peu sauvages, couvertes de bois et de rochers ; les joies sérieuses de l'église ; quelques visites dans le voisinage ; une bibliothèque assez pauvre ; un clavecin qui n'en pouvait plus ; des crayons pour dessiner ; enfin les conversations de l'intérieur !

Ces distractions devenaient, du reste, de moins en moins aimables, grâce aux progrès de la révolution. Déjà on n'allait plus qu'en tremblant à l'église de Rouvray, dont un prêtre altier avait irrité les fidèles ; on craignait qu'à l'exemple des pays presque voisins les paysans ne se révoltassent à leur tour pour faire acte de souveraineté ; on craignait aussi d'être accusé de conspirer contre la France en se réunissant avec les familles nobles de la province.

M. de Rouvray était un homme de cinquante à soixante ans, qui après une jeunesse assez agitée à Paris et dans quelque frontière de France, où il avait fièrement mené la folle vie des camps, s'était retiré dans sa terre de Rouvray, à la mort de son père, pour mettre un peu d'ordre dans sa fortune. Il n'avait pas regretté son grade de brigadier de dragons, quoique ce titre lui rappelât de belles amitiés : le chevalier de Coigny, le marquis de la Guiche, le comte d'Arnouville, le prince de Lambesc, vingt autres brigadiers de dragons non moins célèbres à la cour et à l'opéra, qui avaient été ses compagnons d'aventures. Sa femme, qui était une demoiselle de Hourmelin, avait fini, avec les meilleurs instincts, par se laisser emporter au courant, ce courant fatal de 1775, qui poussait à l'abîme tant de nobles cœurs ne devant battre que pour les joies de la famille ou les amères délices du couvent. La pauvre femme était morte en 1786, abandonnée de son mari, loin de sa fille, qui l'avait presque oubliée, délaissée par son amant, le vicomte de Jumilhac, qui venait d'enlever Mlle Sainval de la Comédie-Française.

Le baron de Rouvray s'était créé une nouvelle vie dans sa terre ; cet homme, qui avait vécu en enfant prodigue avec le luxe d'un fermier-général, qui, sans le duc de Penthièvre, le parrain de sa femme, eût été ruiné deux fois, devint presque avare dès qu'il recueillit l'héritage de son père. Il ne songea plus qu'à planter, à semer et à recueillir. Il accrocha à sa cheminée sa croix de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il endossa une houppelande digne d'un rustre endimanché, et, le fusil sur l'épaule, sans presque jamais chasser, du matin au soir, par le soleil ou par la pluie, il traversait ses bois, ses prairies et ses terres dans tous les sens, encourageant, par sa bonne humeur, les pousses nouvelles, ses valets de charrue et ses moissonneurs.

La révolution était venue contrarier ses espérances. Cependant, comme tous ceux de sa caste, il ne pouvait s'imaginer que le roi n'aurait pas bientôt raison de ceux qu'il appelait les chefs de brigands. Il croyait d'ailleurs échapper au danger qui s'étendait dans toutes les provinces par ses allures de franc paysan. " Il n'y a, disait-il un jour à ses bûcherons qui étaient des raisonniers, il n'y a que les gens qui vivent en oisifs qui sont les grands seigneurs ; moi, je suis des vôtres, j'aime le travail jusqu'à la fatigue ; mais vive le roi ! Aimons Dieu qui nous donne le soleil, aimons le roi qui nous donne la paix. "

Sa fille n'avait pas dix-sept ans ; elle était belle, mais surtout de cette beauté immatérielle qui se trahit sous l'autre, qui l'anime souvent et qui parfois l'altère. Ainsi Gilberte manquait de

force, de sève, de luxe dans sa beauté. On y trouvait tout : la pureté des lignes, les tons harmonieux, la noblesse de l'expression, mais on y cherchait pourtant quelque chose ; c'était plutôt une belle statue qu'une belle femme ; le vif et chaud rayon de la vie n'éclatait point assez sur ce front pensif et sur ces lèvres sans ardeur.

Mlle de Rouvray était une de ces blondes filles chantées par les poètes du Nord. En Italie on l'eût trouvé trop nuageuse et trop archangélique ; on l'eût désiré plus terrestre et plus vivante. Cependant sa candeur d'enfant et sa blancheur de vierge ne l'empêchaient pas d'être la plus belle et la plus adorable des blondes. C'était un ravissant tableau que la vue de son corps svelte et fragile se détachant sur la verdure du parc ou sur les sombres tapisseries du salon : le regard s'arrêtait religieusement sur sa chaste, douce, suave figure ; ses lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands ; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour, et il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

J'ai vu au château de Rouvray un portrait de Gilberte, un doux et blond pastel dû à quelque main timide ou maladroit, mais qui rend bien, je n'en doute pas, la mélancolie de cette jeune fille. Ce qui surtout frappe dans ce portrait, c'est un triste pressentiment ; il semble que, pendant qu'elle posait devant le peintre, Mlle de Rouvray songeât à la mort.—Tant d'autres, en se faisant peindre, songent à l'amour !—Gilberte tient à la main un léger bouquet, où l'on croit reconnaître des pervenches ; ses cheveux, à peine bouclés, tombent sur son col sans trop d'abondance. Un point d'Alençon est fixé en croissant sur le sommet de sa tête. Son cou, un peu flexible, laisse pencher le front de côté, mais avec une grâce si naturelle, que, sans de grossières fautes de dessin, on admirerait beaucoup. La robe bleu-de-ciel à grands ramage est légèrement ouverte sur la poitrine, où l'on distingue pourtant, par des signes de vie féconde, qu'un cœur a battu là.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(A continuer.)

SOBIESKI, KOSCIUSZKO, PONIATOWSKI.

Les Polonais se disent d'abord plus qu'ils ont été, mais non pas plus qu'ils ne peuvent être. C'est une nation de héros se faisant valoir au-delà de la vérité, mais ensuite mettant leur honneur à rendre vrai ce qui d'abord n'avait été que vraisemblable.

SÉCUR.



E ne pourrai parler de ces trois grands hommes sans rappeler non-seulement la Pologne, mais la France et ses grandes époques, Louis XIV, la révolution de France et l'empire, puisque Sobieski a servi sous le grand Condé, que Kosciuszko a reçu de la république française le titre de *grand citoyen*, et que Poniatowski a servi le *grand empereur*.

Avant de remonter jusqu'à Sobieski, je dois parler de la guerre de 1831.

Un magnifique spectacle, il y a bientôt quinze ans, fut donné au monde : c'est celui d'une nation secouant ses fers, et se levant pour reconquérir son indépendance. La France toute entière s'émut. Dans ce pays de généreux dévouemens et de nobles sacrifices, on ne peut rester insensible en présence de ces hommes qui allaient à la mort pour sauver leur pays de l'esclavage. Il y a quelques jours, une protestation de quelques Polonais, mourant pour leur patrie, a suffi pour ranimer toutes les sympathies de la France et de l'univers. Une nation qui a produit des hommes comme Sobieski, Kosciuszko, Poniatowski, ne peut disparaître du monde ; un jour viendra où elle reprendra la place qu'elle occupait autrefois, et ce jour sera celui où la France elle-même sera rétablie dans toute sa grandeur et recouvrera sa nationalité, car c'est surtout de la France qu'on peut dire à coup sûr, la nationalité française ne périra pas.

On ne peut mieux peindre le caractère général d'une nation qu'en traçant le portrait des grands hommes qui en sont sortis, et qui l'ont élevé à la gloire. Un grand homme est la personnification vivante du pays qui l'a produit : raconter la vie des héros polonais, c'est faire connaître cette nation dans son cœur, dans toute son âme.

SOBIESKI.

Nos premiers hommages sont pour Sobieski, parce que Sobieski a sauvé l'Europe de la barbarie musulmane.

Sobieski naquit au château d'Olesko, au pied des monts Carpathes, sur les confins de la Galicie et de la Volhynie. A l'époque de sa naissance, la Pologne, sauvée des coups de Gustave-Adolphe, respira, pendant vingt ans.

Sa mère bâtit un monastère de Dominicains et le dota magnifiquement, c'est Sobieski lui-même qui l'a raconté. Souvent sa mère le conduisait enfant dans cette église où reposaient les restes de ses ancêtres. Elle exaltait son âme au récit de leurs nobles exploits. Souvent même, en lui montrant le bouclier qui brillait dans le blason de leur race, elle leur répétait ce mot sublime des femmes de Sparte à leurs fils : *Avec ou dessus*.

C'était sur le tombeau du grand Zolkiewski, que le récit de sa mort faisait une plus vive impression sur Sobieski. Sa jeune imagination, sous les sombres voûtes de la mort, croyait voir sortir les fantômes de ses aïeux couverts de leurs armures, tels qu'ils marchaient autrefois à la victoire ou à la mort dans les rangs des infidèles. Sobieski était alors comme Annibal jurant aux pieds de son père une haine immortelle aux Romains.

A l'âge de quinze ans, on remarquait dans Sobieski des émotions vives, une humeur impatiente et un esprit impérieux.

Il se montrait passionné pour la gloire, l'étude, les combats. Son père résolut, pour compléter son éducation, de lui faire voir le monde, surtout la France et l'empire des Turcs, pour mesurer de plus près le colosse que ses mains devaient un jour abattre.

Sobieski et son frère furent accueillis avec empressement à la cour d'Anne d'Autriche. Au sein des plaisirs, des passions exerçaient un empire absolu sur son âme : l'amour de son pays et de la gloire. Désireux de faire l'apprentissage du métier de la guerre, il s'enrôla dans les mousquetaires. En ce moment s'opérait en Pologne une révolution dans les mœurs et dans les coutumes. La princesse Marie, l'une des plus belles femmes de la cour de France, devint reine de Pologne. Aimée autrefois par Cinq-Mars, par un reste de fidélité romanesque, elle ne voulut pas, en se donnant à un autre, garder ce nom qu'avait tant de fois répété son malheureux anant : elle s'appela Louise.

Les mœurs douces et polies de la France, les arts et les sciences vinrent, à la suite de leur souveraine, embellir la Pologne, et bientôt Mme de Motteville n'eut plus raison de dire que "dans leur magnificence sauvage, les seigneurs polonais avaient des diamans, mais n'avaient point de linge." Tous les jeunes seigneurs polonais venaient en France terminer leur éducation.

Alors, on voyait réunis à Paris trois hommes qui y contractaient l'habitude d'aimer la France. Jean de Zamoysee y étalait son luxe fabuleux ; Stanislas Jablonowski terminait ses études à l'Université, et Sobieski apprenait à être homme dans les salons de Mme la duchesse de Longueville, où se réunissait l'élite de la société. C'est là que le jeune Sobieski rencontrait le grand Condé, que ses victoires avaient mis au nombre des plus grands généraux. Celui qui devait être un jour le libérateur de la Pologne attachait sur ce héros un œil avide, son cœur battait plus vite pour la gloire en présence de celui qu'elle couvrait de couronnes et de lauriers.

Sobieski devint bientôt l'ami du prince de Condé (il y a entre les grandes âmes des affinités inconnues qui les attirent l'une vers l'autre) ; Sobieski lui dit : "qu'en le voyant il oubliait sa naissance pour ne penser qu'à ses victoires." On ne doit pas oublier l'étonnement du grand Condé quand Sobieski lui proposa pour remède aux maux de la monarchie la convocation des états-généraux.

La Pologne était dans ce moment toute en feu. Les Cosaques marchaient contre elle, et cette noblesse, impuissante dès lors contre ceux qu'elle avait opprimés, pouvait à peine leur résister. Bogdan s'avance à la tête de 300,000 barbares ; le jeune Potocki

est écrasé. Son père, grand-hetman de la couronne, éprouve le même sort : la Pologne était consternée. En un moment toute la Livonie fut en feu. La Podolie, les Wollhynies, passèrent sous les lois de Bogdan. La Lithuanie s'ébranla. Les Tartares vinrent eux-mêmes se rallier aux étendards des révoltés.

Une multitude innombrable était arrêtée devant le château de Zamoysee. Il avait été bâti par le grand Zamoyiski, et celui qui l'habitait était un des plus braves seigneurs du royaume. Les ducs Sobieski, en apprenant les désastres de leur pays, renoncèrent au voyage d'Asie, ils accoururent, traversent la chaîne immense de 300,000 barbares, le pont-levis du château de Zamoysee s'abaissa devant eux, et ils tombèrent en pleurant aux genoux de leur mère. « Mes fils, leur dit-elle, venez-vous pour nous venger. »

Jean Casimir fut élu roi. On sentit le besoin de traiter avec les barbares : tout-à-coup les conférences sont interrompues ; tous les nobles venus pour assister aux fêtes du mariage de leur roi, courent aux armes. Là se rencontraient les noms les plus illustres de la Pologne, les Radzivil, les Czartoriski, les Sangusko. En dix jours, les trente lieues qui séparent War-covie de Lublin sont franchies, Jean Casimir organise son armée, il se trouve en face des barbares. Les polonais épouvantés, prennent la fuite après une bataille de deux jours. « La nuit était venue, dit M. de Salvandy ; le roi, une torche à la main, courut au milieu de ses soldats qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Les chefs eurent en vain recours à la persuasion et à la force ; tout était perdu, lorsqu'un officier quitte le riche cortège de noblesse qui l'entoure, et ose s'avancer au milieu des factieux, brillant de jeunesse, de beauté, de courage ! Un arc d'argent flotte sur sa pelisse ; sa main balance une pesante hache d'or ; son œil est plein de feu : la fierté de sa contenance étonne d'abord les soldats que charme bientôt la grâce de son accent, qu'entraîne l'inexprimable autorité de ses paroles. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces âmes égarées. Ils pleurèrent, et l'armée repentante courut se jeter aux pieds de Casimir, guidée par le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu sa colère et ses terreurs. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. Il avait à peine vingt ans. Ce n'était pas tout-à-fait l'âge du grand Condé à Rocroi. »

Une trêve est conclue, mais bientôt une insurrection terrible éclate de nouveau. Le feu de la rébellion embrassa rapidement la Lithuanie, la Wollhynie et la Russie presque entière. Jean Casimir marche à leur rencontre : toute la noblesse est rangée sous ses drapeaux ; son aile droite est confiée à l'expérience du grand Hetman et à la valeur des Sobieski. Les rangs ennemis sont enfoncés ; mais Jean Sobieski, moins heureux que son frère, ne peut voir la fuite des barbares : un coup de feu l'avait atteint à la tête, et on désespéra longtemps de ses jours.

L'hiver se passa dans des discordes intérieures. Toutes les tentatives de transaction étaient inutiles. Les polonais marchèrent à la rencontre des cosaques au nombre de quarante mille, ils sont exterminés ; la Pologne se crut perdue ; de toutes parts on s'enfuyait en Allemagne. On comptait au nombre des victimes de cette journée désastreuse Marc Sobieski. Ce jeune homme était mort pour le pays que devait plus tard sauver son frère.

Jean Sobieski fut envoyé dans les plaines de la Wollhynie ; mille petits combats exerçaient son courage, mais ils étaient loin d'assouvir cette soif de gloire et de vengeance qui dévorait le jeune héros.

Casimir vint le rejoindre à la tête d'une puissante armée. Le jeune officier, pour charmer les ennuis de sa solitude, cultivait la

peinture, la musique, la philosophie. « Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie, dit M. de Salvandy, traversaient l'Europe pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un officier de vingt-cinq ans qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée sauvage. » Il s'intéressait aux travaux et aux découvertes des grands hommes, de Cassendi, de Galilée, de Huyghens, de Wallis, de Borelli, de Descartes, d'Harvey, de Cassini. Souvent, assis dans sa tente, à la lueur des flambeaux, il lisait une tragédie de Corneille et une comédie de Molière.

La campagne n'amena rien de décisif. Toute cette armée qui avait coûté tant de peines et d'efforts à réunir s'usa dans des marches perdues et dans des escarmouches inutiles. Mais bientôt Sobieski fut à même d'exercer ses talents sur une plus vaste scène. Smolensk, malgré ses trois cents tours, était tombée devant les insurgés. Radziwill était écrasé : on ne distingua bientôt plus sur la scène que Jean Sobieski.

Sous les murs d'Human, une grande bataille est livrée : là son courage est célébré par tous. Animé par la gloire et l'amour de son pays, il s'élança au travers des lignes ennemies, y planta sa bannière ; mais ce fut en vain : ses charges terribles vinrent se briser aux pieds des hauteurs qu'occupait Bogdan. « Mais, tel fut l'éclat de ses coups, dit l'historien que nous avons déjà cité, que les polonais purent s'attribuer les honneurs de cette journée, qui ne changeait rien aux sites du ciel. . . . Jean Sobieski grandissait en renommée. Il était déjà placé au nombre des chefs de l'armée par son habileté à manier une troupe nombreuse. »

Tous les malheurs semblaient vouloir fondre en même temps sur la Pologne. Ce n'était pas assez de l'insurrection des cosaques ; il fallut que le roi de Suède, Charles-Gustave, vint augmenter les embarras de Jean Casimir. Une année marcha contre lui, commandée par Etienne Czarniecki, général intrépide, d'une constance inébranlable, et jamais plus terrible que quand la victoire trahissait son courage. Ce fut sous les ordres de ce grand général que Jean Sobieski continua son apprentissage du métier de la guerre. Quoique bien jeune, on lui confia un commandement supérieur. Il se rendit bientôt redoutable par ses résolutions promptes et intrépides, et, par une manœuvre hardie, il délivra le château de Zamoysee. Deux grandes victoires sauvèrent la Pologne, et Jean Casimir rentra dans son royaume.

Le roi de Suède, vaincu, s'était retiré ; mais il brûlait de se venger. N'espérant pas réduire tout seul la Pologne, il s'associa l'électeur de Brandebourg, l'hetman des cosaques, le czar, la Porte même, et il s'avança contre Jean Casimir.

Le roi de Pologne avait en vain sollicité des secours : les tartares seuls ne l'avaient point abandonné. Il échelonna ses troupes le long des bords de la Vistule, là où s'élevait sa capitale, et sous les yeux de la reine, assise sur un tambour, défendue contre les rayons du soleil par une casaque de tartare, il donna le signal de l'attaque. Pendant trois jours, la noblesse polonaise fit des prodiges de valeur, le roi combattit comme un soldat, Zamoysee se surpassa lui-même, et Jean Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des allemands et des suédois. On n'oubliera jamais que, dans une de ces trois grandes journées, la reine de Pologne parut un moment décider la victoire en faisant pointer à propos les pièces de sa batterie sur les escadrons suédois.

La capitale de la Pologne tomba au pouvoir de Charles-Gustave, tout paraissait perdu, lorsqu'un secours inattendu vint arracher ce pays à la domination étrangère. Le roi de Suède fut tout-à-coup abandonné de ses alliés, environné d'ennemis, et, voyant

que la Pologne lui échappait sans retour, il s'évada de Varsovie pour aller défendre ses états. La Pologne était sauvée. C'était le moment de récompenser les fidèles services des braves polonais qui avaient combattu pour l'indépendance de leur patrie. Lubomirski fut nommé second hetman de Pologne, et le poste de grand enseigne fut donné à Jean Sobieski.

Jusqu'à présent, nous avons pu admirer le courage bouillant de Sobieski, ses talens militaires ; nous arrivons au moment où il les fit briller au grand jour, aux cris d'admiration de toute l'Europe, lorsque debout sur le champ de bataille de Podhaïce, il voyait fuir les ennemis après 17 jours de combat.

Les tartares et les cosaques repoussés étaient venus fondre de nouveau sur la Pologne. Les turcs faisaient leurs dispositions dans le même but. La Pologne, épuisée par tant de guerres, n'était plus en état de résister à une invasion si formidable. "Heureusement, écrivait alors un contemporain, il nous reste Jean Sobieski, le seul général qui sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie pour le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places fortes et des armées."

Sobieski, nommé grand maréchal et grand hetman de la couronne, s'arracha aux douceurs d'un repos embelli par le mariage et l'amour, pour voler à la défense de son pays.

L'invasion fut soudaine et terrible, un seul homme pouvait sauver la Pologne, et cet homme était Jean Sobieski ! Sans perdre de temps, il rassemble vingt mille hommes, et, avec cette armée, il se précipite au-devant des bandes immenses des barbares ; par quelques grands coups frappés avec bonheur, il les force à être plus circonspects.

Aussitôt son génie trace un plan qui doit lui livrer la victoire. Il divise sa faible armée, lance sa cavalerie sur le front et les ailes des barbares, et à la tête de cinq mille hommes, il se range pour les laisser passer devant lui, et se précipiter ensuite dans le camp de Podhaïce au milieu des hordes immenses. Son intention, on le voit, était de forcer les barbares à s'arrêter pour venir l'assiéger dans son camp : de cette manière il comptait les exterminer ou périr.

L'ami de Sobieski, le grand Condé, trouva son plan magnanime, mais il crut que le héros polonais n'aurait que le bonheur de mourir avant la ruine de sa patrie.

Quand les Polonais se virent ainsi réduits à une si faible troupe, le découragement les saisit ; ils étaient prêts à fuir, mais Sobieski paraît au milieu d'eux ; ses paroles éloquentes les enflamment et leur rendent la confiance, ils sont prêts à vaincre ou à mourir. Les barbares s'avancent : les Polonais soutiennent leur choc sans s'émouvoir ; un défilé est la, Sobieski l'a retranché ; il y attire les barbares, ils tombent écrasés sous ses coups.

Après un horrible carnage, il se retira dans son camp. "Toute la puissance des assaillans, dit M. de Salvandy, vint se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne, qui, tout entière en suspens, priaît Dieu dans ses temples et espérait en Sobieski ; cette bataille inouïe usa l'immense armée qui avait contre soi des fortifications et du génie, qui avait pour soi le nombre et les conjectures du grand Condé."

On était au dix-septième jour du siège de Podhaïce. Sobieski sortit de son camp, rangea au pied de ses retranchemens sa petite troupe en bataille, et il vit bientôt arriver au rendez-vous qu'il lui avait donné, en ouvrant la campagne, sa division de cavalerie.

Les paysans, las des dévastations des barbares, viennent se ranger sous la bannière de Sobieski. Le signal est donné : cette armée, le dernier espoir de la Pologne, se précipite au milieu des rangs ennemis, les met en fuite, et en fait un carnage horrible. L'heure de la délivrance de la Pologne était sonnée. "L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré à la fortune du démenti qu'elle lui avait donné... L'armée de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe, et lorsque Sobieski annonça qu'il allait venir rendre compte à la nation assemblée, de son commandement, la Diète se leva tout entière, en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée."

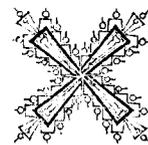
Plus tard Sobieski, par son génie et ses exploits, mérita d'être nommé roi de Pologne, il fut élevé, par le consentement universel des peuples, au-dessus des autres hommes, ce qui faisait dire à Bussy-Rabutin : "Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi."

Après le combat de géans, que nous avons rappelé dans la *Gazette*, Sobieski rendit encore un service immense à la chrétienté, c'est la journée de Vienne. Nul doute qu'elle n'ait sauvé l'Allemagne et l'Italie. L'ennemi avait couvert la campagne de ses armées formidables. Sobieski dit, dans une de ses lettres, que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La *Gazette de France* de 1683, dit M. de Salvandy dans ses premiers récits remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment 8 ou 10 mille Turcs tués depuis le Calenberg jusque dans les tranchées de Vienne. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Après être demeuré 14 heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre du Scharemberg ; les portes de Vienne une fois ouvertes, on lui envoya des vivres. Kara-Mustapha avait près de 200,000 hommes.

Sobieski avait beaucoup d'esprit, et surtout de cet esprit français, vif, gai, qu'aucun malheur ne peut abattre, et qui se fait jour au milieu des plus affreuses circonstances. Les Polonais ont des traits de ressemblance si frappans avec les Français, que ces premiers ont reçu le nom de Français du nord. Après la défaite glorieuse des Turcs, l'empereur d'Allemagne, jaloux de l'immense gloire de Sobieski, se montra très froid à son égard : "Je suis charmé, sire, de vous avoir rendu ce petit service."

HENRI DE GENOUDE.

(A continuer :)



ANCIENNE REPUBLIQUE DE POLOGNE.

VOICI un aperçu de la population des diverses provinces qui constituaient l'ancienne république de Pologne, et que les insurgés voudraient réunir de nouveau pour en former un état en les enlevant à leurs possesseurs actuels les Empereurs d'Autriche et de Russie, et le roi de Prusse.

La Gallicie, ancienne Russie-Rouge et royaume de Halitch, appartenant à l'Autriche, renferme, sur une étendue territoriale de 1,580 milles géographiques carrés, une population de 4,797,243 des deux sexes, à peu près tous polonais d'origine et de langue, et catholiques de religion : 2,077,995 suivant le rite grec-uni, et 2,055,566 le rite latin ; il y a en outre 269,327 grecs schismatiques, 30,000 protestans et 283,345 juifs.

La petite république dont Cracovie est la capitale a une superficie de 21 milles géographiques carrés et 145,787 habitans, dont 42,990 dans la ville. La milice du pays consiste en une compagnie de police, deux compagnies d'infanterie de ligne et un détachement de gendarmerie ; elle s'élève en tout à 501 hommes. Le territoire et la ville libre de Cracovie forment une république sous le protectorat de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse. L'assemblée des représentans du pays est convoquée aussi souvent que le gouvernement l'exige ; elle discute le budget, examine le compte que le gouvernement est tenu de lui rendre de l'administration des fonds publics, et vote les lois proposées par le sénat.

Cette assemblée se compose de 2 sénateurs, dont l'un préside aux délibérations, de 2 membres délégués par le chapitre, de 20 députés élus par les collèges électoraux, de 2 professeurs de l'université et de 4 juges de paix. Le président du sénat, gouverneur de la république, était avant les derniers événemens, l'abbé Jean Schindler. Le sénat se compose de 8 membres. Il y a en outre une cour supérieure de justice et un tribunal inférieur. Quelle que soit l'issue du soulèvement, la petite république de Cracovie a sans doute cessé d'exister.

Le grand-duché de Posen, Posnanie, qui fait partie de la monarchie prussienne, a, sur une superficie de 536 milles géographiques carrés, une population de 1,290,187 ames, dont 372,789 pratiquent la religion évangélique prussienne, et sont en grande partie allemands d'origine et de langue, et 783,916 catholiques, à peu près tous polonais. Les juifs sont au nombre de 77,102 ; le territoire est divisé en deux arrondissemens, celui de Posen, et celui de Bromberg au nord.

Il y a en Prusse d'autres populations d'origine polonaise, dans la Silésie, la Prusse orientale et la Prusse occidentale, depuis Dantzick jusqu'aux frontières de la Russie ; mais comme elles sont séparées des autres populations polonaises depuis plus d'un siècle, il est peu à craindre qu'elles prennent part au soulèvement ; elles sont cependant travaillées par le communisme, surtout celles de la Silésie et de l'arrondissement de Kœnisberg.

Le roi de Prusse avait permis à plusieurs polonais, anciens officiers et autres, compromis dans la révolution de 1830, de résider et de s'établir dans le grand-duché ; les plus sages n'ont pris au-

cune part à la conspiration ; ceux qui étaient du complot ou suspects ont été arrêtés. Les chefs comptaient beaucoup sur le concours des communistes très nombreux dans les provinces orientales de la monarchie ; l'on a vu même, par la proclamation et les premiers actes du gouvernement révolutionnaire de Cracovie, que le soulèvement s'est fait en partie pour la réalisation et le triomphe de ce socialisme exagéré. Les biens territoriaux dans les pays habités par les peuples slaves sont la propriété exclusive d'une noblesse peu nombreuse et oppressive ; il n'est pas étonnant que le communisme trouve à se propager dans le reste de la population, qui a bien la faculté de travailler, mais non celle d'acquiescer.

La répression du mouvement dans le grand-duché de Posen, avant même qu'il n'éclatât, a fortement compromis cette tentative d'une nouvelle révolution polonaise ; c'est là que se trouvaient les chefs du complot, les seuls qui pussent donner au soulèvement une direction purement nationale.

Les anciennes provinces polonaises de la Lithuanie, de la Russie-Blanche et de la Samogitie forment les gouvernemens russes de Wilna, de Witepsk, Grodno, Kowno, Minsk et Mohilew, peuplés de 4,978,369 ames. La famine y règne depuis quatre ans ; à la suite de plusieurs étés froids, les moissons n'ont pas mûri. Le gouvernement a fait peu de chose pour venir en aide à ces populations misérables et affaiblies, dont la détresse est bien plus réelle et plus grande que celle de l'Irlande, parce qu'il y a plusieurs années qu'elle dure. Des troupes de ces affamés ont voulu passer en Allemagne ; mais les régimens qui gardent la frontière les ont repoussés. Le soulèvement prendrait dans ces provinces s'il y avait lieu, un caractère extraordinaire de férocité. La noblesse et une partie du peuple sont catholiques ; le reste qui était grec-uni, est passé au schisme de gré ou de force ; mais un grand nombre de paysans n'a pas voulu reconnaître les popes russes qui ont remplacé les curés ; ils baptisent eux-mêmes leurs enfans et enterrent leurs morts ; les jours de fêtes ils se réunissent dans les bois pour prier.

Dans l'Ukraine et la Petite-Russie, gouvernemens de Wolhyme, Kieff, Podolie, Poltova, Kurks, etc., la noblesse est polonaise et suit la religion catholique du rite latin ; le peuple qui était autrefois presque en entier grec-uni, est aujourd'hui russe de religion. La population russo-polonaise de ces gouvernemens s'élève à plus de huit millions.

Le royaume de Pologne a une population de 4,769,790 ames ; il est sous l'autorité de Paskewitch-Erivanski, qui a le titre de *namiestnik*, lieutenant de l'empereur.

Ainsi ces diverses populations :

Du royaume de Pologne.....	4,769,790
De la Petite-Russie.....	8,000,000
De la Lithuanie.....	4,978,369
Du Grand-Duché de Posen.....	1,290,187
De Cracovie.....	145,787
Et de la Galicie.....	4,797,243

forment un ensemble de 23,981,376 habitans.

La population de la Russie est de 63 millions, celle de l'Autriche de 37 millions ; celle de la Prusse de 16 millions ; déduction faite des populations polonaises, il resterait à ces trois puissances près de 95 millions de sujets pour recruter les armées qu'elles pourraient envoyer contre la malheureuse Pologne.

LES SIKHS ET LE PUNJAB.



UNE campagne de deux mois a conduit l'armée anglaise aux portes de Lahore ; cinq combats successifs, livrés avec audace, avec une opiniâtreté sans égale, ont dévoré la moitié d'une armée de 70,000 hommes, luttant désespérément pour la défense de son territoire. Mais qui peut résister à la fortune de l'Angleterre ? Le royaume de Runjeet-Singh ira bientôt s'ajouter, comme province britannique, aux empires disparus de Tippou-Saïb, de Timour, de Seradjie d'Holkar. Les Sikhs, ainsi que les Mahrattes et les Mogols, ne vivront plus un jour que par le souvenir. Hâtons-nous donc de recueillir le nom de ce vaillant peuple avant qu'il soit effacé de la carte ; rendons un dernier témoignage à cette nationalité expirante, qui jette, en s'éteignant, un si glorieux éclat.

Le Punjâb, ou pays des cinq rivières, est cette portion triangulaire du territoire de l'Inde qui se trouve comprise entre l'Indus et le Sutledje, l'Hyphasis des anciens, jusqu'à leur réunion en un seul fleuve. C'est le royaume de Porus ; l'Hydaspe est un des cinq tributaires de l'Indus, et ce fut aux bords du Sutledje, qu'Alexandre, arrêté par les supplications de son armée, érigea douze autels pour marquer le terme suprême de sa course. Cette belle contrée, dont Lahore est la capitale, est bornée d'un côté par l'Inde anglaise, de l'autre par les quatre provinces de l'Afghanistan, Hérat, Candahar, Kaboul et Peshawar ; sa limite au nord est le Koush-Indien, premier degré de l'antique Inmatitis. Le Punjâb, englobé dans la conquête mahométane au onzième siècle, fut classé parmi les vingt gouvernemens de l'empire Mogol sous le titre de Subah de Lahore. Le nom de *Sikh*, qui signifie sectaire en sanscrit, est, depuis, resté spécialement attribué aux habitans de cette contrée, comme désignant les disciples de Gourou-Nanuk, bonze célèbre qui naquit dans un village du Punjâb vers l'an 1470 de l'ère chrétienne, d'une famille indoue de la caste militaire. Ce docteur remarqua avec douleur, pendant ses longs pèlerinages à la Mecque et aux temples sacrés de l'Inde, la stupide superstition de ses frères et l'intolérant despotisme des musulmans. Il résolut d'y porter remède, et, à son retour dans le Punjâb, il y promulgua un nouveau système religieux, dans le but de réconcilier les deux races et les deux croyances indoue et mahométane. Cette doctrine repose sur l'unité de Dieu et le principe de la charité réciproque entre toutes les créatures vivantes. Elle recommande, d'une part, la tolérance aux musulmans en leur enjoignant de respecter la religion des indous, et, de l'autre,

elle exhorte les Indous à abjurer leur honteuse idolâtrie pour n'adorer, comme les musulmans, qu'un être suprême et indivisible. Bien que le réformateur ne prétendit aucunement à la révélation, ses disciples sentirent néanmoins la nécessité d'attribuer une origine divine à l'*Adigrante* ou le *Livre*, contenant les principes de la doctrine.

Cette secte toute pacifique servait trop bien la politique mogole pour qu'elle mit obstacle à sa propagation. Aussi, grâce au zèle des gourous ou apôtres, successeurs de Gourou-Nanuk, la nouvelle religion fit de grands progrès pendant environ un siècle. Neuf d'entre eux furent choisis comme chefs héréditaires par les Sikhs, après la mort du maître. En 1574, ils étaient assez puissans pour que Gourou-Ramdas fût en état de construire à dix lieues de Lahore la ville de Ramdaspour, et creuser le lac d'Amritsir ou source d'immortalité qui donna son nom à la ville, et lui acquit une telle réputation de sainteté qu'elle devint l'objet des pèlerinages et de la dévotion de l'Inde entière. Cette ville compte aujourd'hui cent mille âmes.

Les rapides progrès de la foi nouvelle inquiétèrent enfin les chefs de l'empire mogol ; la persécution commença en 1584, et Arjinnal, successeur de Ramdas, en fut le premier martyr. Les Sikhs s'armèrent pour défendre leur croyance ; mais, attaqués à la fois par les musulmans, comme rebelles, par les rajahs leurs voisins, comme parjures à la religion de leurs ancêtres, ils allaient succomber, lorsque la providence leur suscita un de ces génies puissans qui changent la face des nations. Govind, le dixième et le dernier des patriarches de la religion Sikhe, comprit que les instructions de charité et de concorde, léguées par Gourou-Nanuk, n'étaient pas suffisantes pour guider une nation sans cesse obligée de tirer l'épée ; il composa un volume en supplément au *Grinth*, dont les mâles préceptes firent en un instant de la population sikhe une armée de fanatiques déterminés à se défendre ou à mourir. Il donna à ses disciples, devenus soldats, le nom de *Singh*, ou lion, qui, jusque-là n'avait appartenu qu'aux fiers Rajpoutes ; il abolit toute distinction de caste ; " de même, disait-il, que les quatre ingrédients du bétel se mêlent quand ils sont mâchés, ainsi les quatre classifications créées par Braham doivent se fondre dans le corps de la nation." Par cette réforme radicale, Govind doua la société qu'il régissait du lien moral le plus puissant qui soit au monde après la religion, et le seul qui puisse la suppléer : la nationalité. Les castes inférieures, jusqu'alors repoussées par l'anathème originel, se virent tout à coup admises dans la grande communauté, et toutes se rallièrent avec enthousiasme sous les drapeaux du chef inspiré.

C'est à la puissante cohésion qu'imprime un sentiment impérisable, c'est à cette indomptable vitalité d'un patriotisme toujours renaissant, que les Sikhs ont dû de survivre à la lutte désespérée qu'ils soutinrent contre le terrible Aureng-Zeb, maître de l'Inde entière. Toutefois, ils durent céder au joug, lorsque l'intrépide Govind eut été assassiné dans la retraite où il s'était réfugié. A dater de cette époque, durant deux siècles, l'histoire du Punjâb n'offre qu'une série de soulèvemens contre l'empire mogol qui ne parvint jamais à l'asservir complètement. Dans cette intervalle, le pays fut gouverné par une assemblée nationale nommée *Gourou Mata*, espèce de diète instituée par Govind, et qui se réunissait à Amritsir chaque fois que les circonstances l'exigeaient ; la dernière eut lieu en 1805, lorsque la compagnie, en guerre avec Holkar, fit passer une armée par le Punjâb. Quand les troupes innombrables des descendans de Timour fondaient sur leur terri-

toire, les Sikhs se laissaient piller et dévaster ; mais, à peine le pays était-il évacué, la diète recommençait aussitôt à battre monnaie et à prendre les allures d'un gouvernement indépendant. En 1737, l'invasion du terrible Nadir-Shah, à la tête des Persans, délivra les Sikhs du despotisme mogol ; mais ils eurent presque aussitôt à combattre de nouveaux ennemis dans les Afghans, chez qui Ahmed-Dourani fondait alors la monarchie. Les Sikhs eurent le désavantage contre ces montagnards aguerris, au point que, dans la seule année 1762, ils perdirent 20,000 hommes sur différents champs de bataille. Pourtant, opiniâtres et fanatiques, les Sikhs revenaient sans cesse à la charge, et, après la mort d'Ahmet, ils parvinrent enfin à s'affranchir de ces redoutables envahisseurs. Dès lors, ils constituèrent une nation forte et indépendante.

La forme représentative avait succédé au gouvernement patriarcal des Gourous, et celle-ci fut remplacée par une organisation fédérale. Le pays fut divisé en douze *missouls* ou districts, gouvernés chacun par un serdar et soumis à l'autorité centrale et suprême du gourou-matâ. Le missoul se subdivisait en petits fiefs administrés par des zémindars ; la république tournait à la féodalité. Le vice inhérent à cette constitution ne tarda pas à éclater ; chaque district forma un petit état séparé, et la rivalité alluma la guerre entre les serdars. Le plus fameux d'entre eux fut Churrut-Singh, qui, de chef de bandits, parvint au rang de serdar à force de courage et de talents militaires. Son successeur accrut encore sa popularité et son influence, et en mourant laissa le pouvoir à un fils, âgé seulement de douze ans. Celui-ci était le fameux Runjeet-Singh.

Ce chef, que son habileté, digne d'un plus haut théâtre, a rendu célèbre en Europe, donna des preuves d'un génie précoce. A dix-huit ans, il se délivra par l'intrigue d'une nouvelle invasion des Afghans, et en 1803, ayant successivement subjugué les douze missouls et renversé tous les obstacles qui s'opposaient à son ambition, il fut reconnu chef unique de la nation sikhe et prit le titre de maharadjah, ou monarque souverain. Maître absolu du Punjab, il agrandit son territoire en enlevant aux Afghans plusieurs riches provinces, Peshaware et Moultan en 1818, et le Kashmir en 1823. Ces turbulens voisins furent, dès lors, réduits à la défensive.

Lorsque Runjeet-Singh eut, en 1808, affaire pour la première fois aux troupes disciplinées de la compagnie, il comprit qu'il ne pouvait lutter contre les anglais, et préféra négocier. Il conclut en 1809 une convention qui fixait le Sutledje comme limite des deux empires. Jusqu'à sa mort, Runjeet-Singh eut soin d'entretenir les relations amicales qu'il avait liées avec la compagnie. Les entrevues qu'il eut sur la frontière avec les deux gouverneurs lord W. Bentinck et lord Auckland sont restées célèbres par la pompe orientale que ces maîtres de l'Asie y déployèrent. Ce fut en 1814 que le roi sikh eut l'idée de discipliner son armée à l'euro-péenne par le moyen de déserteurs des troupes de la compagnie. En 1822, les généraux Allard et Ventura étant arrivés à Lahore, il put donner une exécution large et complète à ce projet. Leur œuvre fut continuée par MM. Court et Avitabile et quelques autres officiers européens, attirés dans le Punjab par les libéralités de Runjeet-Singh. Il résulta de ces efforts combinés que le maharadjah se trouva à la tête de 25,000 hommes d'infanterie de ligne parfaitement exercés, et suivant l'opinion d'Alexander Burnes, égaux en tous points aux meilleurs cipayes de la compagnie. Runjeet-Singh fit aussi venir d'Angleterre, par Suez et Bombay, une artillerie complète, la même qui a fait un tel ravage

dans les rangs anglais. En y comprenant la cavalerie irrégulière, l'armée du monarque s'éleva à 85,000 hommes.

Runjeet-Singh, mort le 27 juin 1839 victime de ses excès, eut pour successeur son fils Kurruck-Singh ; mais son incapacité le mettant hors d'état de gouverner, il fut remplacé par son propre fils No-Nihil, qui bientôt mourut subitement en assistant aux funérailles de son père. Le Punjab devient alors le jouet d'ambitions rivales, au milieu desquelles on démêle l'influence britannique.

Le maharadjah actuel, Doulip-Singh, est un enfant de dix ans. L'armée sikhe, redoutable par sa force et sa discipline, était le véritable pouvoir maître du Punjab, et les Anglais l'ont bien fait voir par leur acharnement à massacrer pendant deux heures les fuyards dans le fleuve, et en exigeant, après la victoire, le licenciement des troupes sikhes. Il n'est pas douteux, si l'on en juge par la décision et l'habileté de ses mouvemens, que l'armée sikhe n'ait été dirigée par des officiers européens ; mais ce qui lui appartient en propre, c'est l'intrépidité dont elle a fait preuve. Après la mort de Runjeet-Singh, l'animosité des habitans du Punjab éclata contre les Anglais par mille vexations. Aussi les derniers gouverneurs de l'Inde n'ont cessé d'entretenir sur la rive gauche du Sutledje, à Loudianah et à Ferozepour dont ils sont maîtres, un corps d'observation pour surveiller les Sikhs et intervenir aussitôt que les circonstances auraient atteint le degré de maturité nécessaire. Un pont de bateaux préparé par les Anglais, diverses autres mesures significatives ayant averti les Sikhs de l'imminence d'une invasion, ils se décidèrent à la prévenir : leur armée passa le Sutledje, attaqua résolument le camp anglais, et livra durant trois jours entiers la bataille la plus sanglante et la mieux disputée qu'aient subie les Anglais depuis qu'ils ont mis le pied dans l'Inde. C'est cette agression qui a servi de prétexte à sir Henry Hardinge pour justifier l'envahissement du Punjab. L'Angleterre n'a pas toujours d'aussi bonnes raisons à donner, et il faut lui savoir gré au moins du soin qu'elle prend de mettre les apparences de son côté.

On voit le chemin qu'ont fait en quinze ans ces conquérans. Ce fut en 1831 que sir Alexander Burnes déploya le premier le pavillon britannique sur l'Indus. En le voyant, un chef s'écria : « C'est fait du Scinde maintenant que les Anglais connaissent le fleuve qui y conduit ! » Il disait vrai. Les désastres de l'Afghanistan n'ont point rebuté cette dévorante ambition ; ils l'ont seulement rendue plus prudente.

La conquête du Punjab est l'événement le plus considérable de l'histoire de l'Inde, depuis la chute de l'empire de Mysore ; c'est le complément de l'œuvre gigantesque commencée par Clive, il y a juste cent ans, et poursuivie par Hastings, Wellesley et ses successeurs avec une si persévérante habileté. L'Angleterre, souveraine du Gange et de l'Indus, atteint les limites naturelles de son empire de l'Orient à l'Occident. Au Nord l'Himalaya contient à peine par sa barrière de 8,000 mètres cet avide génie toujours prêt à déborder. Pourtant, si la politique anglaise est sage, elle n'ira pas au-delà et c'est en effet ce que semblent indiquer les paroles de sir Robert Peel qui termina sa motion au parlement en exprimant l'espoir que désormais la paix ne serait plus troublée dans l'Inde ; cela veut dire que probablement d'ici à long-tems l'Angleterre ne cherchera plus querelle à personne.

Déjà, en 1843, un acte solennel a incorporé aux possessions de la Compagnie le territoire du Scinde, après que la confédération des émirs eut été écrasée dans deux batailles sanglantes.

Quelques griefs futiles survirent de prétextes à cette guerre. D'ailleurs, lord Ellenborough avait besoin d'un succès pour venger la défaite de l'armée anglaise dans les défilés du Kaboul, et préparer l'invasion du Punjâb, la seule route militaire qui conduise dans l'Afghanistan. L'annexion du Scinde livra aux Anglais tout le Bas-Indus ; la conquête du Punjâb leur donne le reste du fleuve. Depuis Altock, situé au pied des montagnes du Kaboul, jusqu'à la mer, l'Indus est navigable dans un parcours de 500 lieues.

(Presse.)

COUSINS DE ROIS.



ÉTAIT aux derniers froids ; il y a de cela quinze jours. La neige tombait fine et serrée et se fondait au contact des pavés gras, aigus et disjoints d'une des plus pauvres rues du faubourg Saint-Marceau. Sous la porte d'une allée obscure et infecte, on voyait une bière que deux chaises grossières supportaient. Tout indiquait la plus extrême indigence. Nul suaire ne protégeait la suprême pudeur du cercueil ; le sapin bâillait, et laissait voir à travers ses ais mal joints le réseau de la serpillière qui enveloppait le corps. Quelques croque-morts, aux figures bourruées et avinées, apportant des draperies d'un noir sale, allaient compléter cette livrée de misère qui suit le pauvre jusqu'à son dernier gîte. Les roues du char funèbre se mirent en mouvement, et le convoi s'achemina lentement vers la fosse commune. En tête marchaient les croque-morts, derrière, une femme qui avait dû être belle jadis. Elle sanglotait, et, de temps en temps, portait à ses yeux un coin de son vieux châle de tartan vert.

C'est dans ce triste et misérable équipage que se rendait au cimetière un jeune homme dont les aïeux dorment dans les caveaux de Saint-Denis. Nous disons la vérité en ceci comme en tous les détails de cette histoire. Il portait pour armoiries : *d'azur aux trois fleurs de lys d'or, chargé en abîme d'un bâton de sable péri en barre.*— Certes, les draperies des plus riches corbillards étaient rarement de semblables écussons. En parlant de Henri II, de François Ier, de saint Louis, ce pauvre, quand il vivait, pouvait dire : *Mes ancêtres* ; selon les traditions de l'étiquette des cours, il avait droit à être appelé par le roi : *Mon cousin*. Les Bourbons d'Espagne, et, à cause de la consanguinité, les princes de la maison impériale d'Autriche, devaient également lui dire : *Mon cousin*.

Charles de Valois de Saint-Rémy était pourtant simple ouvrier

chez un de ces relieurs qui habitent les ruelles basses et obscures, voisines du collège de France. Rien ne le distinguait des autres ouvriers, dont il avait les mœurs et le costume. Mêlé, le soir, à ceux qui chantent dans les rues ces chœurs enragés que leur apprend la société de l'*Orphéon*, il troublait pour sa part les veilles studieuses des habitants du quartier latin. Sa tante, Marguerite de Valois que nous venons de voir seule, sanglotant derrière le corbillard, l'aida jusqu'au bout à supporter une vie de travaux manuels payés d'un maigre salaire, et elle reçut son dernier soupir.

Comme beaucoup d'hommes qui sont dans une situation peu en rapport avec leur naissance, Charles de Valois avait le sentiment de son illustre origine. En voyant tant de rois, de princes, de grands officiers de la couronne, servir comme de préface à lui, pauvre ouvrier aux mains calleuses, à l'esprit inculte, aux habitudes populacières, il sentait perpétuellement en lui des révoltes intérieures. Un moyen lui restait pourtant de se réhabiliter ; il fallait prendre la giberne et le képi ; il fallait aller se mettre en face des ennemis de la France. Il eût été noble, il eût été grand à ce Valois, simple fantassin, nourri de pain noir, appointé à cinq sous par semaine, de faire citer dans un ordre du jour le nom du roi-chevalier. De cette manière, il regagnait tout le terrain que ses aïeux avaient perdu. Il remontait et ne pouvait plus déchoir ; car, s'il est une mort digne d'un fils de France, c'est la mort d'un soldat. Mais pour penser ainsi, il faut encore avoir le cœur bien placé, il n'y avait pas,—à ce qu'il paraît,—en Charles de Valois, l'étoffe d'un Bothwell.

Henri II, aïeul de notre ouvrier relieur, eut de Nicole de Savigny un fils, auquel il donna son nom et des terres, dont la plus considérable fut celle de Saint-Rémy. Ce fils, qui fut comblé de tous les biens, forma souche ; mais ses descendants déclinèrent progressivement en grandeur et en puissance. Pendant que les Valois d'Angoulême, enfans de Charles IX ; les Vendôme, enfans de Henri IV ; pendant que le duc du Maine et les autres bâtards de Louis XIV jouissaient de magnifiques apanages, occupaient les plus grandes charges de la couronne, s'alliaient aux princes du sang et aux souverains étrangers, les Valois Saint-Rémy étaient devenues si pauvres, si obscurs, que personne ne soupçonnait leur existence, si ce n'est peut-être quelque érudit habitué à pâlir sur ces énormes in-folios, où le père Anselme et d'Hozier ont enregistré des généalogies.

Un jour cependant, c'était sous Louis XIV, la marquise de Boulainvilliers, femme du prévôt des marchands, passant sur la route qui va de Reims à Fontenette en Champagne, vit une petite fille aux jambes nues, qui, une gaule à la main, faisait paître sa vache le long des talus verdoyans. La dame remarqua la jolie figure de cette enfant, et l'appela pour lui faire l'aumône. La petite Jeanne de Valois se redressa avec autant d'orgueil qu'un hidalgo d'Espagne, et jeta à la tête de la marquise sa généalogie, la seule chose avec son *Paler* qu'elle sût par cœur. Questionnée en détail, elle fournit sur ce sujet des indications dont l'exactitude fut vérifiée plus tard. Mme de Boulainvilliers estimait d'autant plus une grande naissance, qu'elle était elle-même la bru du traitant Samuel Bernard. Elle fit monter auprès d'elle la petite gardeuse de vaches, et, fouette cocher ! le carrosse roula jusqu'à Paris.

La petite gardeuse de vaches, déclassée par sa protectrice, reçut une éducation sommaire, et fut produite dans le monde de la noblesse et du parlement, et même à la cour, où on la regarda comme une curiosité. Le roi la pensionna, et, dès qu'elle fut nubile, elle épousa le comte de la Motte. On sait, plus tard, com-

ment la malheureuse se servit du nom de la reine pour commettre ce vol du collier qui fit mettre à la Bastille tant de gens considérables, et donna lieu à tant de calomnies déversées par les adversaires de la royauté sur l'infortunée Marie-Antoinette.

La petite Jeanne de Valois avait, à Troyes en Champagne, un oncle, chef de la famille. Dans un carrefour de cette ville, à l'ombre du clocher de la cathédrale, une échoppe en bois s'adossait au mur des jardins de l'évêché. Il s'en échappait une joyeuse chanson que le bruit du marteau accompagnait tout le long du jour. L'oncle de Jeanne de Valois savait aussi sur le bout du doigt sa généalogie : il l'avait apprise de son père Jacques, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1759 ; mais il n'en était pas plus fier. Les grandeurs humaines ne lui inspiraient ni orgueil, ni regret ; il n'avait pour elles qu'une indifférence philosophique. Sans songer à réclamer les droits de sa naissance, les grandes entrées à Versailles, le manteau, tant d'autres privilèges enviés, il dormait bien, chantait mieux, buvait comme pas un, et paraissait si heureux qu'on eût pu croire, d'après le dicton proverbial, que réellement *le roi n'était pas son cousin*. Cette gaieté n'était pas sans mérite, si l'on considère que Henri de Valois, issu de la dynastie des Capétiens, c'est-à-dire de la plus illustre famille régnante de l'Europe, était. . . savetier.

En 1778, un détachement de gardes-du-corps de la compagnie de Luxembourg, qui était allé conduire Madame Royale à la terre de Châteauvillain, reçut l'ordre de revenir par Troyes, et, en passant, de saluer l'illustre artisan et de se mettre à ses ordres. On causait déjà à Versailles des descendans de Henri II, seuls représentans vivans de la branche dont François Ier fut le chef. Et la petite vachère de Fontenette, protégée du cardinal de Rohan, et même de la plus belle comme de la plus infortunée des reines de France, avait mis les Valois à la mode. Les gardes obéirent. En approchant du carrefour qu'on leur avait indiqué, ils entendirent une voix encore fraîche qui chantait, tandis qu'un marteau battait activement la mesure :

Dans une ville du Poitou,
Il y a trois jeunes filles :
Il en est une entre les trois
Pour qui mon cœur soupire.
Voyez-vous ?
Que j'aime le mot,
Tra la dera la,
Que j'aime le mot pour rire !

Une branche de fer fixée dans les parois de l'échoppe soutenait une enseigne blanchie à la chaux ; au-dessous d'une botte peinte en noir, on y lisait : "*Henry, réparateur de la chaussure humaine*." C'était bien là. Les gardes-du-corps, qui étaient en petit uniforme, c'est-à-dire dans leur plus élégant costume, se découvrirent, mirent leurs chapeaux sous le bras, et s'avancèrent respectueusement, conduits par leur lieutenant.

Quand ils furent sur le seuil de l'échoppe, le savetier, peu habitué à de semblables pratiques, les considéra d'abord avec quelque surprise ; puis ses yeux prirent naturellement la direction des pieds du lieutenant, et alors, apercevant des souliers de maroquin noir à boucles rehaussées de brillans :

— Vous faites erreur, monsieur, dit-il, je ne travaille que dans le vieux. Adressez-vous à maître Christophe, première rue à droite.

Le lieutenant qui était le marquis de Nantouillet, se nomma, et

expliqua, avec force complimens, la cause de sa présence. Le savetier porta la main à son bonnet de coton, d'un coup de poing jeta par terre trois antiques paires de bottes qui crevaient de rire sur un escabeau poudreux, et fit signe au lieutenant de s'asseoir. Deux cornettes, trois brigadiers et quatre gardes, pour lesquels il n'y avait pas de place, restèrent en dehors et eurent la faculté de contempler l'auguste visage par quelques carreaux de papier qui, grâce à un heureux hasard, se trouvaient crevés.

— Le roi vient d'apprendre, monsieur, dit le marquis en s'asseyant, que vous êtes dans une situation peu en rapport avec votre illustre naissance. L'intention de sa majesté est de changer cet état de choses ; mademoiselle votre nièce éprouve déjà les effets de la sollicitude royale.

— Et j'ai grande doutance, répondit le savetier en secouant la tête, que la sollicitude royale fasse quelque chose de bon de cette petite pièce ! Quant à moi, monsieur, je sais bien que si Henri II avait fait appeler un prêtre et un notaire, ce tabouret qui me porte serait un trône, et ce marteau un sceptre moins dur à mes sujets qu'à cette semelle ; qu'enfin, au lieu d'un bonnet de coton, je porterais une coiffure brillante d'or et de diamans, mais aussi plus pesante !

Le marquis fut quelque peu surpris de cette liberté de langage. Il s'inclina et cacha son étonnement sous un sourire. Le savetier reprit :

— Eh ! bien, monsieur, je n'ai point regret de voir nos cousins de Bourbon arrivés à la couronne de France ; que puis-je envier à Louis XV ? Je suis maître chez moi ; personne n'a intérêt à me tromper ; je contente tout le monde. . . Le roi peut-il en dire autant ? Cela me rappelle que j'ai un travail pressé ; vous permettez ?

Et le malicieux vicillard, qui semblait prendre à tâche de traiter sans cérémonie le roi de France et son envoyé, prit un morceau de cuir qui était à tremper, et se mit à frapper à cœur joie.

— Veuillez réfléchir ; monsieur, insista le marquis de Nantouillet.

— C'est tout réfléchi. Je n'ai besoin de rien.

— Mais, monsieur, vous avez des enfans. Acceptez les bienfaits du roi pour messieurs vos fils ; qu'il leur soit permis de remplacer votre maison au rang qui lui appartient.

Le savetier suspendit son travail et se gratta l'oreille d'un air indécis ; enfin rabattant son bonnet de coton sur son oreille et sur ses cheveux grisonnans, il répondit :

— Tenez, monsieur, franchement, m'est avis que les garçons ne feront guère plus d'honneur à la famille que ma petite nièce ; mais, c'est leur affaire, j'accepte pour eux. . . il ne faut point renverser la sauce avec le pied. Vous ne savez pas à quoi je pense ? reprit Henri de Valois en fixant ses yeux railleurs sur l'officier. Je pense que le roi va faire ce que je fais tous les jours dans mon état.

— Et quoi donc ?

— Un remontage sur une vieille tige.

— Très joli ! très joli ! dit en riant bruyamment l'officier des gardes.

— Et cela ne dure guère.

— Permettez-moi, monsieur, pour continuer votre comparaison, de penser que l'ouvrage du roi sera solide. Je vais avoir l'honneur d'instruire sa majesté de vos dispositions.

— J'irai moi-même, répondit le savetier d'un air dégagé, remercier *le cousin* un de ces jours. Mais, vous voyez, ajouta-t-il,

en montrant un morceau de chaussures éventrées et éculées, l'ouvrage presse ; nous avons ici tout le parlement en exil, et il faut que les chaussures de messieurs soient prêtes quand ils retourneront à Paris prendre la place du parlement Maupeou. Et à propos, puisque le cousin veut bien penser à mes garçons, comment va son *petit*. . . et ses *demoiselles* ?

M. de Nantouillet répondit avec une légère grimace que monseigneur le dauphin et mesdemoiselles de France jouissaient d'une parfaite santé.

— J'en suis fort aise ! répondit le savetier. Mille choses honnêtes au *cousin*, sans oublier *madame son épouse*.

M. de Nantouillet se leva et salua profondément. Les deux cornettes, les trois brigadiers et les quatre gardes vinrent, chacun à leur tour, s'incliner devant le bonhomme qui, sans se lever de son tabouret, ôta à demi son bonnet de coton pour le lieutenant, et se contenta de saluer les subalternes d'un signe de tête protecteur. Un incident comique pensa troubler cette grave cérémonie. L'escabeau sur lequel s'était assis l'envoyé de Louis XV était enduit de poix et adhérait si fortement à la culotte de drap de soie de M. de Nantouillet, qu'il le suivit jusqu'à la porte de l'échoppe : ce qui fit rire le savetier à gorge déployée.

Dès que les illustres visiteurs furent partis, le marteau recommença à frapper sans relâche, accompagnant une vieille et joyeuse chanson, preuve que la perspective des grandeurs ne troublait point la cervelle du vieux *réparateur de la chaussure humaine*. C'était un homme comme il s'en trouve dans les chansons de Béranger.

Peu de temps après, sans lui garder rancune de ses familiarités et de ses réparties caustiques, on était dans un temps où ces choses étaient de mode, où toutes les impertinences étaient permises, pourvu qu'elles eussent un faux air philosophique, le roi pensionna Henri de Valois sur sa cassette, et le fit comte. Ses fils entrèrent au service ; l'un d'eux, devenu le baron de Saint-Rémy, fut capitaine de corvette. Mais, comme l'avait prédit le savetier, aucun d'eux ne fit honneur à la famille. L'affaire du collier vint jeter un éclat sinistre sur le nom de Valois. La parenté de la comtesse de la Motte est une de ces choses dont on ne se relève pas. Il y a, quoi qu'on en dise, solidarité entre les rejetons d'une même race. L'abjection de la misère succéda pour celle-ci à l'abjection du crime. La révolution arriva, et les descendants de Henri II retombèrent au point d'obscurité où ils étaient au milieu du dernier siècle. Où sont aujourd'hui ceux d'entre eux qui existent encore ? Peut-être dans le faubourg Saint-Marceau ; peut-être une nouvelle comtesse de la Motte garde-t-elle les vaches dans un coin ignoré de la Champagne. Marguerite de Valois, qui vient de suivre le convoi de son neveu, fait des ménages. L'œuvre de madame de Boulainvilliers est à recommencer.

C'est que la source de notre élévation est en nous-mêmes. Le pouvoir d'autrui à cet égard est très borné. Dieu nous a laissés à peu près arbitres de notre destinée, afin que nous en eussions l'honneur ou le blâme. Il a voulu que les rois ne pussent créer que des favoris dont la fortune éblouit d'autant plus qu'elle est toujours au moment de se voiler, comme le soleil à l'heure de l'orage.

Voici Amyot, voici Vincent de Paul et Sixte-Quint. L'un, ramassé mourant sur le grand chemin, devient archevêque de Sens et précepteur d'un roi de France ; le second, né de malheureux journaliers, incertains du pain de chaque jour, fournit une carrière

de vertus, accumule les bonnes œuvres, ce qui est aussi faire grande fortune ; le troisième, de gardeur de pourceaux devient pape. Chevert, Catinat, Colbert, doivent à eux seuls ce qu'ils ont été. Bien différents des Valois Saint-Rémy, le point d'où ils sont partis est obscur : on ne le voit pas ; mais celui où ils sont arrivés brille et fixe les yeux de la postérité.

Les Saint-Rémy Valois naissent dans un château royal ; les splendeurs du trône se reflètent sur leur berceau, et, ce qui les attend trois siècles après, c'est le corbillard des pauvres, la fosse commune et l'oubli, cette double mort !

Notre élévation ne peut être que le résultat et la récompense des efforts et de la persistance dans le bien, et c'est justice. Nous sommes tous plus ou moins fils de nos œuvres. Les fortunes méritées sont les seules durables. Cette vérité, salutaire et consolante, est exprimée avec concision et bonheur par la devise des lords Beaumont : *Erectus non elatus*.

E. DU MOLAY-BACON.

(Époque.)

Chronique Religieuse.

LES ÉGLISES DE PARIS ET LEURS PRÉDICATEURS.

DANS l'appréciation de l'auditoire des diverses églises de Paris, il convient de tenir compte du quartier, des idées, des habitudes et de l'état social de la population qui l'habite. Tous les quartiers de Paris ne se ressemblent pas, et chaque paroisse a son caractère propre, sa physionomie particulière.

Les conférences de Notre-Dame forment une exception. Les auditeurs qui se pressent dans l'enceinte de la basilique appartiennent à tous les quartiers de la ville. Chaque paroisse y est représentée par une députation d'élite. Celui donc qui attribuerait cet auditoire, nombreux et distingué, à la population de la paroisse Notre-Dame, se tromperait singulièrement. Les habitants de ce quartier, en général, fréquentent peu les églises ; et, hors les conférences, les vastes nefs du monument voient les offices se célébrer dans une solitude habituelle.

M. l'abbé de Lacordaire et M. l'abbé de Ravignan, tous deux d'un caractère si opposé, d'un talent si différent, présentent un contraste très remarquable avec M. l'abbé Bautain, ce dernier penseur allemand, est en chaire un philosophe qui discute, un logicien à la dialectique serrée, qui vous poursuit de ses raisonnemens, mais

qui ne vous émeut pas. M. de Ravignan a une manière tout à lui, méthodique, austère, un peu froide, mais nette, claire et précise ; il s'adresse à l'intelligence, s'efforce de l'éclairer et de la convaincre. Ses raisons ne sont pas toujours bien concluantes, mais il parle avec conviction, et cette conviction semble tellement inhérente à toute sa personnalité, qu'il finit par persuader.

Après le triomphe de la plus haute éloquence, nous croyons qu'il n'en est pas de plus beau que celui-ci ; et nous ne savons pas même s'il n'est pas plus glorieux que le premier. Un brillant orateur de la chambre des députés, M. Thiers, qui ambitionne tous les genres de gloire, a voulu se faire prophète à l'occasion de M. de Ravignan. L'honorable membre prédisait donc au commencement du carême que le célèbre jésuite parlerait dans le désert, et que Notre-Dame se désolerait dans la solitude. Or, M. Thiers n'a pas prédit juste ; car les conférences sont au moins aussi fréquentées que les années précédentes, c'est-à-dire qu'il y a une foule immense.

M. l'abbé de Lacordaire a l'imagination vive, de la verve et des saillies. Sous la robe blanche du dominicain, on retrouve tout entier le jeune et impétueux rédacteur de journal *l'Avenir* de 1831. M. Lacordaire parle à l'imagination, l'excite, la remue ; il a de l'élan, de l'enthousiasme ; il enflammerait si, par le tems positif qui court, un orateur pouvait enflammer. Nous ne dissimulerons cependant pas qu'il a peut-être l'allure trop libre, et que ses saillies, qui ne sont pas toujours d'un goût parfait, deviennent parfois des excentricités. Il amuse son auditoire, l'excite même à l'hilarité et lui prend ses idées au lieu de l'inspirer de sa pensée personnelle. Aussi, à l'une de ses dernières conférences, M. O. Barrot, sortant de Notre-Dame, les a-t-il caractérisées par ces mots : " Ce n'est ni assez chrétien ni assez catholique." L'honorable député s'est rencontré, en conformité d'opinion sur ce point, avec un des prélats les plus distingués de France, qui exprimait dernièrement, dans une réunion d'ecclésiastiques, que le père Lacordaire était dangereux par la forme qu'il donnait à ses conférences, en s'éloignant trop de la sévérité théologique et de la gravité du sermon. En commençant sa station du carême, l'abbé de Ravignan a sanctionné cette appréciation de M. Odilon Barrot et du prélat, en déclarant vouloir se renfermer strictement et rigoureusement dans le langage catholique. En résumé, M. Lacordaire est orateur, M. Bautain penseur philosophique, et M. de Ravignan prédicateur. L'un intéresse, l'autre instruit, le troisième persuade.

La station du carême à Saint-Sulpice est remplie par M. l'abbé Deplaces qui, depuis quelques années, s'est déjà fait entendre dans plusieurs chaires de Paris.—M. Deplaces a de l'étude, il ne manque ni d'élan, ni même de verve ; mais cette verve dégénère parfois en déclamation.

L'Eglise des Missions-Etrangères, rue du Bac, entend cette année M. Lefebvre, qui appartient, si nous ne nous trompons, à la compagnie de Jésus. Ce prédicateur se rapproche de M. l'abbé de Ravignan, sans néanmoins se confondre avec lui, ou plutôt en conservant sa physionomie propre. M. Lefebvre est moins logicien, peut-être moins profond ; mais il semble avoir plus d'onction. Il a une simplicité affectueuse qui convient mieux à la masse que la simplicité froide de M. Ravignan. On l'écoute avec plaisir, et en s'en allant on se promet involontairement de revenir l'entendre.

L'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois, toujours occupée par des travaux de réparation et d'embellissement, a confié la prédication

du carême actuel à M. l'abbé Cadiergues, chanoine de Cahors, qui a un peu l'accent méridional, mais sans que cela nuise à l'effet de sa parole. Cet ecclésiastique a de l'aisance dans le geste, l'habitude de la chaire, une élocution facile, et il se fait écouter volontiers sans fatiguer par des éclats de voix et des phrases déclamatoires.

M. l'abbé Duquesnay, chanoine de Bordeaux, premier aumônier du Collège Henri IV., prêche à Saint-Eustache. Homme de talent et d'érudition, il sait esquisser à longs traits les sujets qu'il aborde ? Médite-t-il assez les sujets qu'il aborde ? C'est une question que nous nous permettrons de soulever, parce que les argumens que M. Duquesnay emploie sont parfois d'une extrême faiblesse.

La paroisse Saint-Eustache se distingue par une innovation tout à fait chrétienne, qui fait honneur au curé, M. Deguerry, et tranche avec la tendance contraire que des gens sages reprochent au clergé de plusieurs autres paroisses. M. Deguerry a toujours soin d'assister lui-même aux convois des pauvres, et il tient à ce que la psalmodie du chant ait lieu avec la décence et la gravité qui devraient régner toujours dans toutes les églises ; ce qui produit un excellent effet parmi la population considérable du quartier. On a remarqué qu'à Saint-Louis-d'Antin, à l'occasion des obsèques de Mme V. Fourchon, belle-mère de M. Boudet, député, et ancien secrétaire-général du ministère de la justice, il y avait également une amélioration véritable sous ce rapport. M. le prince de la Moskowa, qui habite cette paroisse, se plaît à donner des soins particuliers à la bonne direction du chant et de la musique religieuse.

POESIE.

JEANNE-D'ARC.

TRILOGIE NATIONALE.

Nous sommes heureux de livrer à l'admiration de nos lecteurs un fragment de ce beau poème. La renommée d'Alexandre Soumet, si rayonnante durant sa vie, a pris un nouvel éclat depuis sa mort.

Écoutez le poète célébrer la gloire de sa patrie :



France, dont jamais les gloires ne périssent !
Eden européen où les grands noms fleurissent !
O France ! doux pays, seul amour de mes yeux,
La plus belle patrie après celle des cieux !
Ton pittoresque sol, couvert de moissons blondes,
Sépare les deux mers qui séparent trois mondes.
Tu vois à l'occident les monts Pyrénéens
Te protéger. Dressant leurs blocs cyclopéens,
Les Alpes pour remparts te prêtent leur structure ;
Et le vieux Rhin, jaloux d'achever ta ceinture,
S'indigne en agitant ses forêts de roseaux
Qu'on prive de ton nom la moitié de ses eaux ;
Le vieux Rhin où l'Europe assied son équilibre,
Féodal d'un côté, veut que l'autre soit libre.

Tu portes dans ton sein tous les climats divers
Dont les souffles changeans animent l'univers :
Ta Flore boit le miel du roseau des Antilles
Ou des pins du Norvège adopte les familles ;
On cultive pour toi plus d'un tribut vermeil
Que le Nil te légua de la part du soleil ;
Les mûriers de la Chine en tes plaines demeurent ;
Babylone a pleuré sous tes saules qui pleurent ;
Pour tes heureux festins l'Inde t'abandonna
L'or ambré qui mûrit au cœur de l'anana ;
Et, tout fier d'embaumer ta plage hospitalière,
L'héliotrope en fleurs quitta la Cordillère.

O France ! pour ton sol quels trésors envier ?
N'as-tu pas ta Provence où grandit l'olivier,
Où nul glaçon jamais n'atteint la primevère,
Où le vent se souvient des soupirs du trouvère,
Où l'âme du poète, aux accords palpitans,
Recommence la vie en rêves de vingt ans ?
Ta Provence, de gloire et d'amour embellie,
Que l'oranger frileux préfère à l'Italie ;
Où l'herbe a des parfums pour chacun de nos pas ;
Où nos pleurs endormis ne se réveillent pas ;
Où la mer dans la nuit vient, sans élans sauvages,
D'un baiser phosphorique étoiler ses rivages,
Et des doux alcyons berçant les chastes nids,
Sous la pâleur des pins étend ses flots brunis.
Ta Provence ! où rayonne un ciel pour l'astronome ;
Climat conservateur des monumens de Rome,
Où règne encore Diane, où le Gard indigent
Sous des arcs triomphaux glisse un filet d'argent :
Où les maçons romains, sous leur truëlle altière,
Au niveau des grands noms faisaient monter la pierre,
A travers les rochers bâtissaient un chemin
Pour livrer vers leurs murs passage au genre humain ;
Et craignant que leur cirque au large vomitoire
Ne parût trop étroit pour renfermer leur gloire,
De Nîmes à Fréjus venaient, avec fierté,
Tailler leurs blocs géants devant l'éternité.
Ta Provence ! où, semant ses perles poétiques,
Couronné par l'amour, roi des chants érotiques,
En côtoyant Vaucluse aux vastes gazons verts,
Pétrarque sur les fleurs voyait poindre des vers ;
Cueillait, comme une abeille, une moisson d'images,
Des rayons du printemps parfumait ses hommages ;
Pour donner à ces bords d'harmonieux roseaux,
Laissait tomber sa lyre au fond des claires eaux,
Et, comme un lis du ciel, aimait à voir éclore
Sa jeune royauté dans les regards de Laure.

O France ! n'as-tu pas, et fumans et brisés,
De ton rude Aveyron les rocs volcanisés ?
Et ta verte Touraine, et ta vieille Armorique
Qui donne à ses héros un aspect homérique,
Et dont les mœurs, gardant leur antique âpreté,
De ses dolmens de pierre ont l'immobilité ?
J'aime à la parcourir ! Ses légendes mystiques
Ont dans mon cœur ému des échos sympathiques.
J'aime l'assaut tonnant que lui livre la mer,
Et ses bords dentelés mordant le flot amer !
Et son mont Saint-Michel, dont le sommet étrange
Voudrait pour le gravir l'aile de son archange !

O France ! sur ton sol je lis dans chaque lieu
Les feuillets les plus beaux du grand livre de Dieu !
Tantôt avec labeur sondant tes flancs de reine,
Des mondes de Cuvier l'énigme souterraine
S'y dévoile, mystère en argile tracé,
Quand les siècles en pierre ont changé le passé !
Tantôt de tes vieux monts entrecoupés d'ombrages,
Ton aigle altier m'invite à tenter les orages ;
Et je vais, en suivant son vol audacieux,
Sur ton Pic du Midi m'abîmer dans les cieux.
Tantôt Chenavaei me montre les portiques
Dont un volcan créa les masses basaltiques,
Dressant devant nos pas leur aspect surhumain ;
On s'étonne, on dirait qu'une puissante main,
Dont l'effort incessant à nos yeux se dérobe,
Taille en spectres muets les ossemens du globe :
Ce sont de longs serpens, des bastions, des tours,
Dont un rêve de l'homme achève les contours ;
Des lions dont on voit la fureur prisonnière
Hérissier les glaçons qu'ils portent pour crinière ;
Des éléphans blanchis que le jeu des flambeaux
Semble galvaniser au fond de ces tombeaux,
Et dont, sous l'élément qui nuit et jour l'inonde,
La troupe grandira jusqu'à la fin du monde.

Si vers l'éclat du jour je ramène mes pas,
Combien j'admire encore ! O France ! n'as-tu pas,
Pour que le géologue y consacre ses veilles,
Ton Dauphiné, si fier de compter sept merveilles,
Et plus fier d'avoir pris, édifiant larcin,
A quelque Thébaïde un désert pour son saint !
C'est là que saint Bruno vint dans la solitude
Se faire de sa fosse une morne habitude ;
C'est là qu'il vint, bien loin des peuples et des rois,
Ne laissant subsister de l'homme que sa croix,
Tuant les passions qui l'avaient poursuivie,
Appuyer sur un roc le fardeau de sa vie !
Anoindrir les sanglots du désespoir humain,
S'épouvanter du cœur qui battait sous sa main,
Marcher sans regarder, sur son front de prophète,
Du soleil dédaigné la lumineuse fête ;
Donner à sa vertu ces lisières de fer
Qui font que nos deux pieds ne heurtent pas l'enfer ;
Des pointes du cilice aiguïser les morsures ;
Et, trouvant son bonheur à changer de blessures,
L'œil baissé nuit et jour sur ce sol triste et beau,
Tranquilliser son âme en creusant son tombeau !

O France, dont jamais les gloires ne périssent !
Eden Européen où les grands noms fleurissent !
O France ! doux pays, seul amour de mes yeux,
La plus belle patrie après celle des cieux !
Pour chasser de ton sein des hordes étrangères,
Rome eut des demi-dieux moins forts que tes bergères !
A servir leur élan ton bras fut toujours prompt.
C'est regarder bien haut que contempler ton front !
Vainement on voulut, aux jours des flétrissures,
Avec des fers anglais couvrir tes meurtrissures :
Orléans était là, renvoyant au vainqueur
La grêle de boulets qui traversait ton cœur ! !

ALEXANDRE SOUMET.

L'AURORE ET POINT-DU-JOUR.



LÉGENDE DE CORPS-DE-GARDE.



DANS ce temps-là, les grenadiers avaient six pieds de haut, et la fille du roi se mettait à la fenêtre pour les voir passer quand ils défilaient sous les murs du palais, fifres et tambours en tête. On eût dit une bataille de paladins qui s'avançaient tout d'une pièce; il n'y avait pas une queue qui dépassât les autres de l'épaisseur d'un cheveu, et tous les boutons de guêtres semblaient tirés au cordeau. C'est de quoi on ne doit point s'étonner, puisque les sergens recruteurs rassemblaient les plus beaux hommes de chaque province pour composer ces compagnies, comme on fait un bouquet en cueillant les plus belles fleurs d'un jardin. De fait, c'étaient de telles troupes, qu'on a pris plus tard de simples soldats parmi leurs débris pour faire des maréchaux de France.

Or, entre les grenadiers des divers corps, les premiers, sans contredits, étaient ceux du régiment du roi. Superbes hommes! et quel riche uniforme! habits blancs, revers bleu-ciel et galons orange. Si vous les aviez vus un jour de parade, rasés de frais et poudrés de neuf, vous eussiez pris les soldats pour des officiers et les officiers pour des généraux.

Le régiment du roi était alors en garnison à Nancy, en Lorraine, la plus jolie ville de France, alignée comme un bataillon sous les armes, de bon séjour et d'agréable vie au soldat, sinon que le vin y est un peu cher. Et de même que les grenadiers de ce régiment l'emportaient sur toute l'armée, le plus fier, le plus beau, le plus glorieux de ces grenadiers était Desœuillets, dit l'Aurore grand garçon du Languedoc, tenant bien du crû, hardi comme un page, brave comme un sabre, menteur comme un arracheur de dents, bel esprit, dansant bien, jouant du fifre, prévôt d'armes, tirant l'espadaon, la pointe, contrepoinde, faisant des contes à tenir un corps-de-garde éveillé toute la nuit, et en état de chanter, quand il était en train, chansons, marches, romances et complaintes d'ici à demain, sans chanter la même. Vous jugez que l'Aurore était admiré de ses camarades, estimé de ses chefs, et bien vu des filles de la garnison; aussi, n'ayant qu'à se louer de son état, ne trouvant rien dans le monde de plus beau que d'être grenadier du

Q.

roi, il fit venir au corps son jeune frère, Jean Desœuillets, pour être grenadier comme lui.

C'était encore un bel homme que le petit Desœuillets cadet, mais il avait quelques lignes de moins que son frère. On le surnomma *Point-du-Jour*. Il ne reçut de toutes parts dans la compagnie que des instructions et des honnêtetés, en sorte qu'il promit de devenir en peu de temps, pour l'honneur du corps, le digne et deuxième tome de Desœuillets l'ainé, dit l'Aurore.

Mais, quoi! rien n'était plus capable que ces démonstrations bienveillantes d'aigrir un cœur basement haineux et jaloux. Point-du-Jour se fit détester du major Lespin, qui n'était pourtant qu'un soldat de fortune. Farouche, dur, brutal, le major n'était pas aimé dans la compagnie, et ces marques d'amitié prodiguées à un blanc-bee nouvellement enrôlé excitèrent sa jalousie. Cherchez, d'ailleurs, dans certaines âmes noires, la piqure imperceptible qui s'envenime jusqu'à devenir grosse haine; essayez de comprendre le sentiment inhumain qui ne répugne point à des vengeances lâches et faciles: ce sont là des choses que je ne suis point en état de vous expliquer, Dieu merci.

Rien n'étant plus aisé, pour un major, que d'envoyer un grenadier en prison, Point-du-Jour passait le meilleur de son temps dans la salle d'arrêt du quartier. Les fautes, les rebellions, les manquemens à la discipline se donnaient rendez-vous sur ses états de services: les châtimens ne manquaient jamais de prétextes.

Les choses en vinrent au point que la compagnie indignée se concerta pour aider Point-du-Jour dans son service, afin de constater l'injustice des punitions. L'Aurore était à la tête de cette ligue; mais tant de vigilance et de précautions demeurèrent longtemps en défaut.

Vous ne connaissez point la caserne de Nancy? vous la connaîtrez qu'il n'en serait ni plus ni moins, puisqu'il est ici question des anciennes casernes qui sont détruites depuis long-temps. L'armurier travaillait au fond des cours, dans un petit bâtiment d'un seul étage, et c'était là, le long de ce bâtiment, que le major passait tous les jours, à onze heures, l'inspection de la compagnie. Les grenadiers s'alignaient sur une file, et si vous connaissez l'ancienne sévérité de la tenue militaire, vous croirez bien que la première compagnie du régiment du roi était ordinairement irréprochable. Ces braves gens, depuis la cocarde blanche comme un lis, jusqu'au talon du soulier noir comme un jais, semblaient tous les jours sortir d'une boîte.

Le major, sa canne à la main, passait lentement devant et derrière le front de bataille, s'arrêtant auprès de chaque grenadier immobile, et l'examinant l'un après l'autre avec un œil doué, pour le moment, de la propriété d'un verre grossissant.

Or, tous les jours, quand il s'arrêtait derrière Point-du-Jour, qui frémissait dans cette attente, le major se baissait en silence, et, posant son doigt sinistre en quelque place de l'uniforme du jeune soldat, il disait ce seul mot d'une voix sourde: Une tache!

Le sergent savait ce que cela voulait dire, et marquait sur son livret vingt-quatre heures de salle de police après le nom de Point-du-Jour.

Les rangs étant rompus, les grenadiers s'assemblaient autour du malheureux et ne vérifiait le fait que trop aisément: une tache noire sautait aux yeux sur l'éblouissante blancheur de l'uniforme.

L'infortuné Point-du-Jour suait dès l'aube à nettoyer son harnais; ses camarades l'éprouvaient dans une inspection préparatoire. Rien n'y faisait; le doigt du major s'arrêtait impitoyable-

ment sur la tache incompréhensible, qui changeait de place, mais non de couleur, et qui trouvait toujours le moyen de se glisser en quelque bel endroit de l'uniforme.

Un jour, l'Aurore tordit sa baïonnette dans ses doigts nerveux et l'alla redresser chez l'armurier à l'heure de l'inspection, et, tandis que l'armurier redressait la baïonnette, l'Aurore se mit tout doucement à la fenêtre, d'où il pouvait voir la compagnie alignée lui tournant le dos, et le major qui faisait ses pauses et se remettait à marcher de son pas pesant. Quand il fut à Point-du-Jour, le major se baissa comme de coutume, et... et l'Aurore se retournant tout pâle vers l'armurier, lui demanda s'il n'avait pas là, par hasard, un fusil chargé. Comme l'armurier s'étonnait de cette demande, l'Aurore reprit heureusement son sang froid et parut s'arrêter à meilleur avis.

Savez-vous ce qu'avait vu l'Aurore ? il avait vu Lespin, en marchant derrière la file, passer sournoisement son doigt sur la cire de ses souliers, composée de graisse et de noir de fumée, et, en appuyant ensuite ce doigt sur l'uniforme de Point-du-Jour, il faisait lui-même la tache qu'il semblait montrer.

L'Aurore, après l'inspection, conta froidement la chose à son frère, en ajoutant :—Point-du-Jour, renferme les bouillons d'une colère bien naturelle, et ne nous vas point servir quelque plat du tempérament méridional. Ton innocence reluit comme ta gibberne ; ta cause est juste, ne l'embrouille point. Je vais en conférer avec les anciens ; le colonel sera instruit, et nous allons détacher au major une botte supérieure dont il ne reviendra pas.

Cela, dit, à l'heure de la soupe, la compagnie étant réunie autour des gamelles du roi, l'Aurore porta la parole avec une éloquence qui n'avait pas besoin, pour dominer les esprits, d'une cause si révoltante. Un seul cri d'horreur lui répondit ; et, lancées par un mouvement simultané, toutes les cuillers s'allèrent planter dans le potage massif du gouvernement.

On commençait à peine de délibérer, quand, hélas ! la délibération fut troublée par un grand tumulte qui se fit dans la caserne. Le tambour de garde battit un roulement, le poste prit les armes, et des fusiliers, les larmes aux yeux, vinrent dire à l'Aurore, au milieu de ses camarades bouillans, qu'on venait de jeter Point-du-Jour au cachot, tandis qu'on emportait le major blessé dans son appartement. Autant valait annoncer la mort même de Point-du-Jour.

Le malheureux Desœillets cadet venant à rencontrer le major, dans le premier feu de sa colère, l'avait renversé à coups de crosse de fusil. Quelques malavisés étaient arrivés à temps pour l'empêcher de l'assommer.

L'Aurore prit son chapeau, qui était de bon feutre galonné, et l'applatit contre un mur du quartier en s'écriant, dans un style de caserne qui perd infiniment à la traduction :

—Point-du-Jour est perdu !

Et, en effet, Point-du-Jour fut condamné à être fusillé. On connaît la marche des procédures militaires : la haine et la vengeance ressuscitèrent le major, en quelque sorte, pour presser celle-ci. Il ordonna que Point-du-Jour serait fusillé par sa propre compagnie.

L'Aurore alla trouver le major, et lui demanda si l'on prétendait qu'il dût tirer sur son frère ; à quoi le major répondit que les réglemens ne marquaient aucune exception, et qu'il n'y en aurait point. L'Aurore dit alors qu'il se ferait sauter la cervelle, et le major répliqua qu'il en était libre. Les grenadiers, sachant cela, prièrent l'Aurore de se soumettre.

Oh ! si vous saviez quelle tristesse était répandue, le lendemain, sur tout le quartier ! Le tambour, qui battit la *diane* dès le matin, laissait tomber sur la caisse de grosses larmes qui ne faisaient qu'un roulement avec ses baguettes. On eût dit que la *diane*, marquant l'aube de ce jour néfaste était le signal de la mort pour tout le régiment.

Les grenadiers étant sous les armes, on tira de son cachot Point-du-Jour, qui était fort pâle ; on l'enferma dans les rangs, escorté du prévôt, et l'on se mit en marche, les mousquets renversés, les tambours roulant en lugubre cadence. Les grenadiers, mornes, silencieux, marquaient le pas en longues enjambées, et, ce qui fut le plus surprenant, vu l'amitié qu'ils portaient à Point-du-Jour, ce fut que pas un ne pleurait ; mais jamais ils ne parurent plus farouches et plus formidables. Le major marchait en tête de la compagnie, s'appuyant méchamment sur sa canne, son chapeau de travers, et sa queue suivait la mesure, badinant de droite à gauche, avec je ne sais quel air implacable.

On arriva derrière le cimetière situé sur le revers d'un coteau, à quelque distance de la ville. Il y avait là un mur au pied duquel on avait creusé une fosse. Point-du-Jour s'agenouilla sur le bord de cette fosse, et le prévôt lui banda les yeux en lui disant tout bas : "Bon courage," de peur que le major ne l'entendit.

Celui-ci suivait les préparatifs d'un œil tranquille ; puis, comme s'il n'eût commandé qu'un exercice, il se tourna vers la compagnie rangée en bataille, et, tirant un peu de côté, il leva sa canne. Les tambours battirent à ce signal et s'arrêtèrent quand ils virent retomber la canne à terre.

—Grenadiers !... portez... armes... !

Le commandement fut exécuté d'un seul coup métallique et vibrant comme un éclat de cymbales. Le major parcourut toute la file d'un regard rapide.

—Apprêtez... vos armes !... joue !...

Tous les canons de fusils, comme une grande machine mue par un seul ressort, tombèrent obliquement vers le major. Entraîné par l'habitude, il n'eut que le temps de crier !

—Feu !

Le major tomba par terre criblé comme une cible.

La ville de Nancy n'est pas loin de la frontière, comme vous le savez, et l'armée de l'empereur était alors rassemblée sur cette frontière dans un appareil menaçant. Que firent les grenadiers du régiment du roi ? Ils jetèrent le corps du major dans la fosse, firent partir Point-du-Jour, et envoyèrent dire à leur colonel, par un trompette, qu'on eût à reconnaître que la première compagnie de grenadier du régiment du roi n'avait fait que justice, sans quoi elle allait passer avec armes et bagages, comme Point-du-Jour, au service de l'empereur.

Que faire à cela ? Un Etat ne se décide pas aisément à perdre une compagnie de grenadiers comme celle-là. Le colonel pardonna, et les grenadiers rentrèrent au quartier, tambours en tête, comme ils en étaient sortis.

Mais tant il s'en fallait que ce fût assez pour Desœillets l'aîné, dit l'Aurore. Dans son profond ennui, il ne pouvait souffrir que son frère, un Desœillets, un grenadier du régiment du roi, fût au service des ennemis de la France, quelque bon accueil qu'il en eût reçu ; car on sut que l'empereur avait enrôlé Point-du-Jour dans ses houlans, et même que, dans les premiers transports de sa joie, il l'avait invité à sa table ; mais cela n'a pas été prouvé. L'Aurore se mit donc en tête d'obtenir la grâce de son frère, et

s'en ouvrit à ses camarades, disant qu'il la demanderait à son capitaine.

—Et s'il te la refuse? lui dirent-ils.

—Je la demanderai au colonel.

—Et si le colonel te la refuse?

—J'irai la demander au roi.

Il n'y avait rien à dire à cela, et chacun admira cette noble persévérance. L'Aurore alla donc trouver son capitaine, et lui demanda la grâce de Point-du-Jour. Le capitaine la lui refusa. L'Aurore, comme il l'avait dit, recourut au colonel; mais le colonel refusa de même.

—J'irai trouver le roi, dit l'Aurore.

Ferme dans son dessein, il fit ses adieux à ses camarades, mit son petit paquet au bout de son sabre, et le voilà parti d'un pas accéléré, en chantant à pleine gorge sur le chemin, car l'Aurore était si gai naturellement, que ses déplaisirs ne lui avaient point ôté le goût des chansons. On l'entendait d'un quart de lieue chanter son air favori :

Oui, je suis soldat, moi,
Et, pour ma patrie,
Pour la France et pour mon roi,
Je donnerais ma vie!

ce qui ne l'empêchait point de marcher, de marcher si bien qu'il faisait des étapes prodigieuses; et les gens qui passaient sur la route, cavaliers, marchands, moines, pasteurs et meneurs de coches, admiraient ce joli soldat qui marchait si vite et qui chantait si bien, une fleur des champs entre les lèvres, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent.

—Beau grenadier, où allez-vous?

—Je vais à Paris, chez le roi.

—Bon voyage, beau grenadier.

Voici que, sur le soir d'un beau jour, il vient à tomber de larges gouttes de pluie, et l'Aurore, voyant le ciel chargé de brume, était fort inquiet de se mettre à l'abri; il avait beau doubler le pas, le vent et l'orage allaient plus vite que lui. Enfin, il découvrit, sur la lisière d'une forêt, une petite lumière qui était dans une petite maison couverte de chaume; il marcha de ce côté.

—Pan, pan.

—Qui est là?

—C'est un grenadier du régiment du roi. Deswilllets l'aîné, dit l'Aurore, qui demande à se mettre à couvert un moment.

Le bûcheron ouvrit, et voyant un beau soldat, d'un visage franc et jovial, il lui dit :

—Vous arrivez à propos : nous allons souper, et vous souperez avec nous.

—Mais, dit l'Aurore,—bien obligé, toutefois de l'honnêteté,—je n'ai guère le temps d'arrêter, car encore faut-il que j'arrive à la couchée.

Le bûcheron mit le nez à la porte et regarda le ciel.

—Mon brave militaire, vous ne le pourriez point, car voilà un orage qui va durer toute la nuit. Nous avons un lit à vous offrir : vous y coucherez, et vous repartirez demain tout gaillard.

—Corbleu! mon brave homme, vous ne m'obligerez pas à demi; grand merci, et touchez-là, dit l'Aurore en serrant cordialement la main du bûcheron; il jeta là son sabre, secoua son

chapeau et se mit à causer avec son hôte en se séchant au coin du feu.

Cependant la bûcheronne mettait une nappe grise bien propre sur la table, sur la nappe de belles assiettes à fleurs, et dans les assiettes une bonne soupe aux choux qui embaumait. Et comme le vent et la pluie faisaient rage dans le bois, le bûcheron dit à son hôte :

—Ça, mettons-nous à table, cela vaut mieux que de courir les champs par le temps qu'il fait.

Ils s'assirent donc, le ventre à table et le dos au feu, où pétillaient des bourrées bien sèches, mais ils avaient à peine mangé les premières cuillerées qu'on entendit heurter à la porte.

—Pan, pan.

—Qui est là?

—Un pauvre voyageur qui demande à se mettre à couvert un moment.

—Faut-il ouvrir? dit la bûcheronne.

—Ouvrez, dit le bûcheron, car voici un brave militaire qui saurait bien nous défendre des malfaiteurs.

La bûcheronne ouvrit, et l'on vit entrer un homme tout trempé, qui avait la mine d'un gentilhomme en habit de chasse. L'étranger salua la compagnie civilement, et dit qu'il s'était en effet égaré en chassant, et que l'orage étant survenu, l'avait mis dans la nécessité de chercher un abri.

—Oh bien? dit la bûcheronne, vous arrivez à propos, car nous allons souper, et vous souperez avec nous.

L'inconnu se montra fort reconnaissant de cet accueil, but et mangea de bon appétit et sans cérémonie; puis enfin il demanda si l'on ne pouvait point aussi lui donner à coucher.

—Par ma foi! dit le bûcheron, nous n'avons qu'un lit, et je viens de l'offrir à ce brave grenadier que vous voyez là; mais, si vous n'avez point de répugnance à le partager avec lui, je gage qu'il vous en cédera la moitié.

L'inconnu répliqua honnêtement qu'il professait la plus grande estime pour les militaires, qu'il avait lui-même porté le mousquet et qu'il se trouvait fort honoré d'avoir un tel camarade de lit, ce à quoi l'Aurore répondit comme on pense. La conversation s'étant engagée, l'étranger demanda à l'Aurore si l'on pouvait savoir ce qu'il allait faire à Paris. Celui-ci prit occasion de raconter son histoire, à la grande satisfaction du bûcheron et de la bûcheronne. Il finit en disant :

—J'ai demandé à mon capitaine la grâce de Point-du-Jour, et il me l'a refusée; je l'ai demandée à mon colonel, mon colonel me l'a refusée; je vais la demander au roi.

—Et si le roi vous la refuse? dit l'inconnu.

L'Aurore redressa vivement la tête, tourna sur l'étranger un œil à demi clos où brillait la surprise et l'audace, et coupant tout à coup d'un geste tranchant et dominateur, il s'écria :

—Je l'enverrai....!

Je n'ajouterai point ce qu'ajouta l'Aurore; mais ce qu'il dit son geste, son regard, respiraient tant d'empire et de libre fierté que le bûcheron, la bûcheronne et l'étranger en demeurèrent absourdis. Il ne leur vint point dans l'esprit qu'on pût rien répliquer à cela, et sans doute il leur parut impossible que Sa Majesté voulût s'exposer à pareille réponse, en sorte qu'ils gardèrent un silence respectueux et continuèrent de manger paisiblement.

—En attendant, reprit l'Aurore, buvons à sa santé.

—Bien volontiers, dit le bûcheron en remplissant les verres.

L'inconnu ne se fit pas prier, et l'on but par trois fois à la santé de Sa Majesté le roi de France.

Ayant achevé de souper tranquillement, on alla se coucher, et l'Aurore ne manqua pas de divertir son camarade de lit par sa bonne humeur.

Le lendemain, de grand matin, l'inconnu, ayant pris congé, s'en alla dans un petit sentier à travers le bois, et il n'avait pas fait un quart de lieue qu'il rencontra un cortège brillant d'officiers, de pages et de gentilshommes, qui couraient de toutes parts à sa recherche. Ces gentilshommes mirent pied à terre et se découvrirent en le voyant; car cet inconnu n'était autre que le roi lui-même. Il monta sur un bon cheval qu'on lui présenta, et, piquant des deux, il retourna en toute hâte dans son château de Versailles.

En arrivant, il fit venir son majordome et les gens de la maison, et il leur dit:—S'il venait, ces jours-ci, un grenadier du régiment du roi, fait comme ci et comme ça, de tel air et de tel visage, me demander, ne manquez pas de m'avertir, et qu'on le laisse monter.

En effet, quelques jours après (car l'Aurore tout dégourdi qu'il était, ne marchait pas aussi vite que le cheval du roi,) on alla dire à Sa Majesté qu'il y avait à la porte un grenadier de son régiment, fait comme ci, comme ça, qui demandait à lui parler.

Aussitôt le roi s'habilla convenablement, la couronne en tête et le sceptre au poing, et il s'en alla, suivi de toute sa cour, dans la salle où était son trône; et s'étant assis sous le dais, entouré de ses officiers qui formaient un spectacle éblouissant, il dit:—Faites entrer.

L'Aurore, en entrant, fut bien un peu surpris de cet appareil majestueux, mais il s'avança résolument, d'un pas militaire, jusqu'au pied du trône, et il fit le salut selon l'ordonnance.

—Que veux-tu? lui dit le roi.

—Sire, je viens demander à Votre Majesté la grâce de Point-du-Jour.

Le roi lui ayant permis de s'expliquer, l'Aurore raconta l'histoire de son frère, et, étant venu à la fin, il dit qu'il avait demandé la grâce de Point-du-Jour à son capitaine, que son capitaine l'ayant refusée, il l'avait demandé à son colonel, lequel l'avait refusée de même.

—C'est pourquoi, ajouta-t-il, je suis venu la demander à Votre Majesté.

Le roi prit alors la parole avec une solennité qui fit frémir l'assistance jusqu'à la racine des cheveux, quoique les courtisans fussent alors en perruques.

—Et si je te la refuse?

Mais le malin grenadier avait bien reconnu que le roi était cet étranger qui avait soupé avec lui chez le bûcheron: il redressa donc la tête avec une assurance qui surprit la cour, et déployant le bras avec autant de noblesse que de fierté, il reprit:

—Sire, ce qui est dit... est dit!

Le roi fit un gros éclat de rire qui mit toute la cour dans l'embarras, car ce rire n'en finissait point.

—Morbleu! dit enfin Sa Majesté, il faut que tu soupes tout à l'heure avec moi. Va m'attendre à l'office. Et vous, qu'on le traite bien.

L'Aurore fut ainsi logé, nourri, blanchi aux frais du gouvernement, durant huit jours, au bout desquels il vit arriver son frère Point-du-Jour, qu'on avait envoyé chercher en poste. Cela fut même, dit-on, l'objet de bien des pourparlers diplomatiques, car

le roi s'était tellement attaché au cadet Descaillets, qu'il eut toutes les peines du monde à le laisser partir.

Pour en finir, le roi réunit les deux frères Descaillets, l'Aurore et Point-du-Jour, et les fit officiers de sa garde, les comblant de bienfaits et les honorant de son amitié.

H. O.

(Revue de Paris.)

ERRATA

DE LA "BAZAAR MARCH" DE M. J. FOLLENUS, PUBLIÉE DANS LA DERNIÈRE LIVRAISON POUR LE MOIS D'AVRIL.

Dans la 3^{ème} livraison de notre *Album*, il s'est glissé plusieurs erreurs dans le morceau de musique, que M. Follenus avait eu la bonté de nous passer. Nous devons en justice pour ce monsieur, dire que ces fautes doivent nous être attribuées. Elles ont été commises dans notre atelier, et nous en avons seuls la responsabilité. Ce n'est pas que cette rectification soit nécessaire pour le caractère professionnel de M. F.; la réputation de ce monsieur, comme artiste et professeur de musique est assez bien établie pour n'avoir besoin d'aucun apologiste. M. F. a fait ses preuves depuis près de dix ans qu'il est établi parmi nous, et nos familles canadiennes ont pu apprécier suffisamment et son mode d'enseignement et l'étendue de ses connaissances musicales pour savoir que la moindre erreur ne pouvoit lui échapper. Nous nous empressons, cependant, dans l'intérêt des jeunes pianistes qui nous lisent, de leur adresser les corrections suivantes:

PREMIÈRE PARTIE,—MAIN DROITE.

Dans la troisième barre, jouez E naturel au lieu de E bémol.

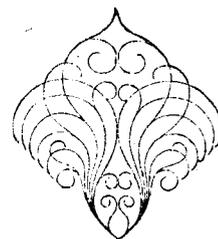
Dans la cinquième, omettez E bémol.

Dans la dixième, omettez A et jouez F double croche.

TROISIÈME PARTIE.

Dans la deuxième barre, jouez le repos d'une noire au lieu d'une croche.

Dans la douzième, jouez E F au lieu de G B.



LA FRANCE EST BELLE.

GRAND NATIONAL
A UNE OU A DEUX VOIX (AD LIBITUM).

MUSIQUE

DE M. ÉMILE BIENAIMÉ
Professeur d'harmonie au Conservatoire
Royal de Musique, etc.

PAROLES

DE M. J. J. PORCHAT
Pour Messieurs les Chanteurs
Orphéonistes.

Allegretto. § 1^{re} fois 2^{me} fois

The musical score is arranged in three systems. The first system contains the vocal entries for the first and second voices, both starting with a piano (*p*) dynamic. The lyrics are: "La France est belle; Ses destina sont bénis;". The piano accompaniment begins with a piano (*p*) dynamic. The second system continues the vocal parts with lyrics: "Vi - - - vons pour el - - - le; Vi - - vons u - - - nis." and the piano accompaniment. Dynamics include *cres.*, *f*, and *mf*. The piano part concludes with a forte (*f*) dynamic. The score is framed by decorative scrollwork in the corners.

sez les monts, pas- - -sez les mers, Vi- - -si - -tez cent cli - - mats di - vers, Loin

sez les monts, pas- - -sez les mers, Vi- - -si - -tez cent cli - - mats di - vers, Loin

d'elle, au bout de l'u - ni - vers, Vous chan - te - rez, fi -- de -- le :

d'elle, au bout de l'u -- ni -- vers, Vous chan -- te -- rez fi -- de -- le :

.....
Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élançant, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !
La France est belle, etc.

Le temps, au prix de longs travaux,
De nos États, jadis rivaux,
Fonda, pour des siècles nouveaux,
L'unité fraternelle.
La France est belle, etc.

Maint peuple, sortant du sommeil,
Salué, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, etc.

Bon ange, elle aime à protéger
Le proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant, sous son aile :
« La France est belle ;
Ses destins sont bénis.
Vivons chez elle,
Heureux bannis ! »

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants
La France est belle ;
Ses destins sont bénis ;
Vivons pour elle ;
Vivons unis !

TON SOURIRE,

ROMANCE

PAROLES

DE
M. E. de Richemont.

DE
DÉDIÉE à Mlle CAROLINE BONI.

MUSIQUE

DE
M. E. Maniot.

Piano.



cantabile *cres*
Doux mys-tè - re d'a - mour, E - toi-le de ma vie, A tes ge noux Ma - ri - e, Lais-
fin.



Ten *cres* *libit.* *rall*
se moi chaque jour: L'ange au son de sa ly - re, Le seigneur et le roi Sont moins heureux que moi quand je vois ton sou-
colcanto



ri - - - re

2e Couplet. *cantabile. cres.*

ten.

Dans l'or, dans la gran-deur, Les plai-sirs, la mol-les-se, Cha-cun se dit sans ees-ae l'a ré-gne le bon-heur. Le.

cres. libit rall. ten.

scep-tre d'un em-pire A nul ne l'a don-né; Moi, je l'ai de-vi-né, An-ge, dans ton sou-ri-re.

3e Couplet. *cantabile. cresc.*

ten.

Tu me di-sais tou-jours Qu'il est une au-tre vie Où l'ame é-pa-nou-i-e Res-pi-re de beaux jours, Rien

cresc. libit. rall. libit. ten.

ne peut me sé-duit-re Quand je suis près de toi, Car tout mon ciel à moi, An-ge, c'est ton sou-ri-re.

